

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

ANDRÉ HOFER

ET

L'INSURRECTION DU TYROL EN 1809.

Le R.P. Clair, S.J., bien connu pour ses travaux historiques, a publié récemment un ouvrage intitulé : "André Hofer ou l'Insurrection du Tyrol en 1809."

Ce livre, outre qu'il nous fait connaître un personnage, un pays et un peuple très dignes d'attention, rappelle en même temps un des épisodes les plus remarquables de l'épopée napoléonienne.

Le pays en question, c'est-à-dire le Tyrol, est situé à l'ouest de l'Autriche, dont il fait partie. Ses bornes sont, à l'est la Carinthie, au nord la Bavière, à l'ouest et au sud la Suisse et l'Italie. Les Alpes Rhétiques couvrent la plus grande partie du territoire. Le sol convient surtout aux pâturages pour les bestiaux. Les mines sont nombreuses et le gibier abonde. On y voit prospérer un grand nombre d'industries. Tels sont les principaux renseignements que les géographes nous donnent sur le Tyrol. Ils ajoutent que les Tyroliens sont vigoureux, agiles, adroits tireurs, simples dans leur vie, attachés aux vieux usages et au catholicisme, pleins de goût pour la musique. Le Tyrol fut habité dans les temps les plus reculés de l'histoire, par les tribus celtiques et gauloises et faisait partie de la région appelée Rhétie. Les Romains le conquièrent, mais non sans peine, et y établirent des colonies.

Après l'invasion des barbares, le pays fut subjugué par les Francs et devint une partie de l'empire de Charlemagne. Il fut ensuite divisé entre l'empire d'Allemagne et le royaume d'Italie. Au XIII^e siècle, le Tyrol proprement dit passa au comte Albert I^{er} de Tyrol. Un siècle plus tard, la descendance de ce prince le transmit aux empereurs d'Autriche, sous la domination desquels il resta jusqu'aux événements que nous allons rappeler.

Comme la France joue un rôle très important dans ces événements, il est à propos de considérer d'abord ce qu'elle était alors, et ce qu'elle fit pour l'Allemagne et Le Tyrol.

La France était *révolutionnaire*. A l'intérieur, elle agissait comme

ayant pour mission spéciale de propager la révolution, c'est-à-dire les nouveaux principes par lesquels on voulait désormais régir non seulement l'ordre politique, mais aussi l'ordre social et religieux. Le comte de Maistre a écrit que le caractère de la révolution était essentiellement satanique. Cette parole, loin d'être une exagération, est rigoureusement vraie. La révolution française, dans son origine, dans son explosion et dans son expansion, ne fut autre chose que la révolte contre le Christ. Préparée par la corruption des mœurs et par les écrits de Voltaire et des autres philosophes, organisée par les sociétés secrètes, la révolution, dès son origine, fit la guerre à la religion. La France fut naturellement le premier théâtre de ses opérations, puis lorsqu'elle crut avoir suffisamment réussi à *dechristianiser* la fille aînée de l'Eglise, la révolution voulut faire jouir les autres nations des mêmes bienfaits. Les armées de la république et de l'empire ne firent rien autre chose que propager l'idée révolutionnaire dans les pays qu'elles conquièrent. J'ai dit "de l'empire", car l'empire ne fut que la révolution organisée. Napoléon Ier mit fin à l'anarchie dans laquelle la première république avait fini par tomber : il ne mit pas fin à la révolution. Son génie ne sut pas surmonter les préjugés d'une éducation malheureusement trop moderne. Il ne se montra que trop fidèle aux principes révolutionnaires qu'il avait professés tout d'abord. Il voulait seulement les subordonner à son ambition, et les faire servir à son intérêt personnel. C'est ainsi qu'il délivra les peuples étrangers de la domination de leurs souverains pour se les assujettir à lui-même. Dans les deux campagnes d'Italie, lorsqu'il n'était que général ou consul, il fonda des républiques sur les débris des royaumes et des principautés. Devenu empereur, ce sont des royaumes qu'il rétablit, en les assujettissant à sa suzeraineté.

Il convient ici de faire remarquer que cette œuvre de conquête et d'assujettissement fut, en plusieurs cas, singulièrement facilitée par les dispositions de ceux-là mêmes que l'on voulait asservir. L'esprit révolutionnaire s'était déjà introduit dans presque toutes les sociétés de l'Europe. Les livres des philosophes avaient été répandus un peu partout, et avaient semé aux quatre vents de l'Europe des germes de corruption et de révolte. Et, surtout les sociétés secrètes avaient déjà étendu, dans un trop grand nombre de royaumes, leur réseau d'intrigues et de conspirations. Aussi, l'étonnante facilité avec laquelle les armées françaises conquièrent l'Italie et l'Allemagne trouve, en plusieurs cas, son explication dans le fait que, grâce à l'assistance des frères des loges, elles trouvèrent les portes ouvertes ou à peu près. La conquête de l'île de Malte sur les chevaliers de St. Jean offre un exemple frappant de ces trahisons.

La Bavière fut un des pays où pénétra l'esprit révolutionnaire,

sous l'action des sociétés secrètes. L'illuminisme de Weishaupt avait séduit tous les esprits en Allemagne. Les principes et les idées maçonniques, c'est-à-dire la négation de la révélation et l'exaltation de l'humanité, apparaissent dans les œuvres des écrivains allemands du XVIIIe siècle : Lessing, Herder, Richter, Goethe, Schiller, Wieland. Les rois, les princes et même des souverains catholiques, s'y étaient malheureusement laissé prendre. L'empereur d'Autriche, Joseph II, affilié aux loges, était complètement à leur merci ; l'on ne voit que trop manifestement leur influence dans la politique persécutrice que ce prince adopta à l'égard de l'Eglise.

L'électeur de Bavière, Maximilien, devenu roi par la volonté toute-puissante de Napoléon, subissait l'influence de son ministre, le comte de Mongelas. Celui-ci, disciple de Weishaupt, devait naturellement se montrer hostile à la religion catholique. Il s'attaqua d'abord aux ordres religieux qu'il proscrivit, puis au reste du clergé, pillant les églises, chassant les prêtres, exilant les évêques et *sécularisant* les monastères, c'est-à-dire confisquant leurs revenus au profit de l'Etat.

Or, ce fut au nouveau royaume de Bavière, ainsi constitué et organisé, que Napoléon voulut en 1805 annexer la province du Tyrol, qu'il venait d'enlever à l'Autriche, comme fruit de la campagne d'Austerlitz. Le maréchal Ney s'était emparé d'Innsbruck, la capitale, et avait chassé les troupes autrichiennes du pays. Le traité de Presbourg fit passer définitivement le Tyrol sous la domination bavaroise.

Rien n'était plus anormal et plus impolitique que cette annexion. Le Tyrol, gouverné par la maison d'Autriche depuis quatre cent quarante-trois ans était profondément attaché à ses souverains, et plus encore à sa religion. Peu de pays avaient conservé aussi vivace la foi catholique. Ces populations de montagnards, vivant dans la plus grande simplicité, avaient gardé, avec la pureté des mœurs, toutes les qualités qui font les nations grandes et fortes. " Ce peuple, dit le Père Clair, est religieux comme d'autres sont guerriers, artistes ou marchands, c'est avant tout un peuple catholique, et tel est le trait vraiment original de sa physionomie, tant l'Eglise l'a fortement marqué de sa visible empreinte."

Etant donné le caractère des Tyroliens, on peut juger des sentiments avec lesquels ils se virent forcés de subir la domination de la Bavière. Et cette souveraineté, loin de chercher à se concilier les esprits, adopta immédiatement les mesures les plus propres à mécontenter ses nouveaux sujets, c'est-à-dire qu'elle se mit à persécuter le clergé comme elle venait de le faire en Bavière. Thiers lui-même, fort peu suspect en pareille matière, reconnaît que la Bavière, ne se sentant pas aimée des Tyroliens, leur rendit haine pour haine, et les traita avec une dureté qui ne fit qu'exalter leur ressentiment. L'Etat voulut faire dans

le Tyrol ce qu'il a fait et ce qu'il fait encore en bien d'autres pays. Il prétendit soumettre le clergé à sa volonté, intervenir dans le gouvernement de l'Eglise. Les évêques qui revendiquaient leurs justes droits, furent exilés, et on leur donna des remplaçants plus complaisants à l'égard de l'autorité royale. Mais les prêtres, en général, restèrent fidèles à leurs pasteurs légitimes, ce qui attira sur eux la persécution. Ils furent bientôt réduits à se cacher pour faire jouir des bienfaits de leur saint ministère, les fidèles qui refusaient de recourir aux prêtres intrus que le gouvernement avait nommés aux cures. A ces persécutions, on ajouta bientôt le pillage des monastères et des sanctuaires enrichis par la piété des Tyroliens. Des profanations sacrilèges furent commises : les vases sacrés furent enlevés, les hosties consacrées foulées aux pieds.

La liberté civile ne fut pas mieux respectée que la liberté religieuse. L'article 8 du traité de Presbourg avait pourtant déclaré que le Tyrol passait à la Bavière avec les mêmes titres, droits et privilèges qu'il avait sous la domination des empereurs d'Autriche. Cette clause fut bientôt violée. La constitution du Tyrol fut supprimée pour faire place au code bavarois ; on imposa aux Tyroliens la centralisation administrative, la conscription militaire, l'usage du papier-monnaie ainsi que de lourdes contributions pour payer les frais "de la guerre française", et les énormes dépenses du nouveau système administratif. Il n'est pas jusqu'au nom du Tyrol qu'on ne chercha à faire disparaître pour lui substituer celui de Bavière Méridionale.

En deux mots, on voulait, par tous les moyens, *décatholiciser* et *bavarianiser* le pays.

Les deux entreprises n'étaient pas moins téméraires l'une que l'autre. Elle eurent l'effet d'aigrir et de mécontenter toute cette population naturellement paisible, mais aussi pleine de courage et de détermination. Les Tyroliens, voyant leur religion et leur nationalité attaquées à la fois, et ayant en vain demandé justice à leurs nouveaux maîtres, songèrent à prendre d'autres moyens pour faire respecter leurs droits, et à repousser la violence par la violence.

Une vaste conspiration s'organisa à l'insu des autorités bavaroises, dans le but de remettre le Tyrol sous la domination de l'Autriche. Les chefs des conjurés s'entendirent avec les autorités autrichiennes, et particulièrement avec l'archiduc Jean, l'ancien gouverneur du Tyrol. Il fut convenu que l'Autriche enverrait une armée pour soutenir l'effort des Tyroliens.

C'est alors que nous voyons apparaître celui qui devait être le chef, l'âme de de cette insurrection, André Hofer. C'était un aubergiste de la vallée de Passeyer, située au cœur même du Tyrol. Là, dit le Père

Clair, vivent des paysans robustes et de haute taille, d'un caractère sérieux et réfléchi, pleins de foi, d'honnêteté, de bravoure ; unissant, dans le même amour, la religion, la patrie et la liberté ; regardant comme un privilège et un devoir, d'être toujours les premiers à se dévouer à la cause commune, et allant au combat comme à la Sainte Communion.

Le métier d'aubergiste qu'exerçait André Hofer, est, dans le Tyrol, honorable et honoré ; cela tient aux mœurs du pays. Les aubergistes jouissant d'une aisance relative, et se trouvant en rapport avec le public, ont généralement beaucoup d'influence. Parmi eux, nul ne jouissait d'une plus légitime popularité que le maître de l'auberge du *Sable*, le *Sandwirth*, André Hofer (1). " Il avait reçu, dit le Père Clair, une éducation qui, sans être bien complète, surpassait quelque peu celle d'un fils de paysan. Il joignait à ce savoir une intelligence nette, beaucoup de bon sens, et même un certain fonds d'esprit naturel, qui éclatait parfois en de vives saillies.

" Au moment où se préparait l'insurrection tyrolienne, André Hofer était dans toute la force de l'âge. Sans avoir la stature d'un Hercule, il en avait, dit-on, la vigueur. Une taille ramassée, de larges épaules, un visage arrondi et vivement coloré, un front élevé, des yeux bruns et ardents, une chevelure noire et longue, une grande barbe tombant sur la poitrine et qu'il avait fait vœu de ne pas couper du jour où le Tyrol fut cédé à la Bavière, une voix sonore, une démarche digne, une physionomie prévenante, tout en sa personne inspirait d'abord une sorte d'étonnement curieux qui se changeait bientôt en un sentiment d'estime et de confiance. Sa facilité à parler les deux langues du pays, l'allemand et l'italien, les nécessités de sa profession d'aubergiste, le commerce considérable de vins, d'eau-de-vie, de bétail, qu'il faisait dans le Tyrol du sud et dans toute la vallée de l'Inn, plus que tout cela, sa probité, sa bonhomie, sa réputation bien établie d'excellent père de famille et de solide chrétien lui avaient valu des relations multipliées et une renommée singulière dans tout le pays.

" Quand il chevauchait par la vallée, récitant le rosaire avec ses compagnons, tous les passants le saluaient ; les étudiants de Méran ne manquaient pas d'accourir et de l'entourer dès qu'ils l'apercevaient dans la ville et faisaient toujours, en se rendant à Inspruck, une bonne halte chez l'aimable *Sandwirth*."

André Hofer avait fait ses premières armes en combattant les armées de la république française qui avaient envahi le Tyrol en 1797, sous le commandement de Joubert. Le général français fut cette fois forcé de rétrograder sans pouvoir franchir le passage que gardaient les

(1) L'expression allemande *sand* se traduit en français par le mot sable.

Tyroliens. Plus tard, André fut élu capitaine des milices de Passeyer, " tous, dit le Père Clair, voulaient avoir pour chef cet homme d'une sagesse et d'une valeur éprouvées, si plein de loyauté, de franchise et en même temps d'enthousiasme pour les vieux droits de son pays."

Ce fut principalement chez les aubergistes tyroliens que se firent les préparatifs de l'insurrection. La coutume que les hommes du pays, surtout les jeunes gens, avaient de se réunir là pour l'exercice du tir à la carabine, si cher aux Tyroliens, fournissait un excellent prétexte à des assemblées, en même temps qu'elle constituait une véritable école pour les futurs défenseurs du pays. Habitué à la chasse, ces montagnards étaient d'excellents tireurs, endurcis à toutes les fatigues et prêts à braver tous les dangers. On peut juger ainsi quels soldats redoutables ils allaient fournir à la cause nationale.

En 1809, l'Autriche déclarait la guerre à la France, et, suivant qu'il avait été convenu, un corps d'armée autrichien, commandé par le général Chasteler, entra dans le Tyrol, pendant qu'une proclamation de l'empereur François appelait les fidèles Tyroliens à prendre les armes. En même temps Hofer, que les Tyroliens reconnaissaient comme leur chef, faisait appel, lui aussi, à ses compatriotes. " Demain, disait-il aux gens de sa vallée, demain, pour Dieu, l'empereur et la patrie, on marchera en avant, et chacun est invité à combattre en brave."

Le Tyrol, que traverse dans toute sa longueur une triple chaîne de montagnes, offrait de grands avantages aux hommes du pays, qui connaissaient tous les ravins, tous les défilés, toutes les issues. Ils surent admirablement en profiter. Avant l'arrivée des troupes autrichiennes, ils fondaient déjà de tous les côtés sur les garnisons françaises, et les mettaient en déroute. Ce fut le sort des Autrichiens dans le Tyrol, dit le Père Clair, de toujours arriver trop tard.

André Hofer était parti de Passeyer à la tête de 4,500 hommes, tous soldats éprouvés, et qui tous s'étaient confessés et avaient communié. Le 11 avril, il rencontrait les Bavaois dans la plaine de Moos, et malgré leur artillerie, les forçait à mettre bas les armes. Le Tyrol du sud, ou Tyrol italien, était ainsi délivré.

Pendant ce temps, deux autres chefs tyroliens, Bucher et Straub, amis intimes de Hofer, battaient les Bavaois au nord et s'emparaient, par un hardi coup de main, d'Innsbruck, la capitale. Une colonne française, commandée par le général Bisson, et forte de trois ou quatre mille hommes, accourant pour secourir la place, la trouva aux mains des Tyroliens. Pris entre les bandes de Straub, de Hofer et l'armée de Chasteler, le général Bisson fut forcé de se rendre. Réunissant alors les forces autrichiennes et tyroliennes, Chasteler et André Hofer reviennent dans le Tyrol italien et forcent le général Baraguay d'Hilliers à se replier jusque sur Rivoli. De sorte que, vers la fin d'avril, le

peuple tyrolien était libre, et célébrait dans toutes ses églises la fête de la délivrance.

Ces succès rapides et éclatants n'étaient malheureusement pas définitifs. Si la fortune avait souri à l'Autriche dans le Tyrol, elle l'avait trahi à Ratisbonne. L'archiduc Charles, vaincu par Napoléon, était forcé de se retirer au fond de l'Autriche. L'archiduc Jean, qui s'était avancé au sud contre l'armée d'Italie, dut se replier sur la Styrie et le maréchal Jellachich évacua la Bavière. Chasteler fut forcé, à son tour, d'abandonner le Tyrol italien. Bientôt on vit une armée française de dix mille hommes, commandée par le maréchal Lefebvre, s'avancer dans le Tyrol allemand. Le 13 mai, elle rencontrait Chasteler à Worgel et le mettait en déroute, après un combat acharné. Puis, dit M. Thiers, le maréchal Lefebvre, *brûlant quelques villages tyroliens*, se porta vers Inspruck dont il se rendit maître. L'historien de la Révolution et de l'Empire semble passer assez légèrement sur les excès dont les troupes françaises déshonorèrent leur victoire. Ils furent cependant tels que le maréchal Lefebvre dut blâmer le général Wrede de les avoir permis.

Mais les vicissitudes de la campagne d'Autriche allaient changer de nouveau la face des choses dans le Tyrol. Les sanglantes batailles d'Aspern et d'Essling avaient été, pour Napoléon, des échecs plutôt que des victoires. Le duc de Dantzig fut rappelé en Allemagne et ne laissa dans le Tyrol que 8,000 fantassins, sous les ordres du général Deroy.

Sans se laisser décourager par leurs défaites, les Tyroliens s'étaient ralliés de nouveau à la voix d'André Hofer. " Pour Dieu, leur disait-il, pour la constitution du pays, pour nos anciens maîtres, nous devons vaincre ou mourir."

Avec six mille Tyroliens, huit cents Autrichiens et six canons, Hofer se présenta hardiment devant Inspruck, occupée et défendue par le général Deroy. D'après ses instructions, les aumôniers adressèrent la parole aux paysans pour les exhorter au combat. Puis, au nom de tous, Hofer fit vœu, si Dieu leur donnait la victoire, de célébrer désormais, comme fête nationale, la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

L'armée tyrolienne attaqua ensuite la ville sur trois points différents. L'effort principal se porta sur la l'Iselberg qui domine la ville. Hofer en personne dirigeait l'assaut de ce côté et parvint à s'y établir. Il y soutint pendant toute la journée les efforts de l'ennemi. Le lendemain, le combat recommença avec une nouvelle ardeur. Le capucin Joachim Haspinger, son crucifix à la main, marchait avec l'aile gauche des Tyroliens, qui attaquait de nouveau la ville. Pendant ce temps, Hofer, avec 8,000 Tyroliens, défendait encore l'Iselberg contre le général Deroy et les Bavaois. La lutte fut des plus acharnées et les Bavaois

parvinrent même à emporter la position ; mais Hofer les en chassa de nouveau et mit enfin l'ennemi en déroute. Voyant les paysans maîtres de tous les points qui dominaient la ville, le général Deroy, profitant de ce que les Tyroliens avaient laissé libre le pont de Mülhau, s'échappa, pendant la nuit, par cette issue avec toute son armée. Le lendemain, 15,000 paysans entraient dans la ville et récitaient l'*angelus* au son des cloches matinales. C'était le 30 mai. Deux jours après, le premier juin, jour de la fête du Saint-Sacrement, les Tyroliens rendaient partout de solennelles actions de grâces au ciel qui avait béni leurs armées. De concert avec le clergé, Hofer, fidèle à son vœu, fit publier une ordonnance, déclarant que la fête du Sacré-Cœur de Jésus était élevée au rang de solennité fériée, et que le dernier jour du mois de mai, il serait célébré une messe d'actions de grâces, en souvenir de leur victoire.

Sur ces entrefaites, l'empereur d'Autriche adressait à ses fidèles Tyroliens, une lettre autographe où il leur annonçait qu'il avait vaincu Napoléon à Aspern, que le Tyrol ne devait jamais plus être séparé de l'empire d'Autriche, et qu'il ne signerait d'autre paix que celle qui réunirait indissolublement ce pays à la monarchie.

L'empereur François était sans doute de bonne foi, mais il promettait plus qu'il ne pouvait tenir, et l'ennemi allait bientôt démentir ses belles espérances. Le six juillet suivant, avait lieu la sanglante bataille de Wagram, où Napoléon triompha définitivement de l'Autriche. L'armistice de Znaïm fut signé, et malheureusement il n'y fut pas question du Tyrol, de sorte que la suspension des hostilités permit à Napoléon de diriger des forces plus considérables que jamais sur ce pays. C'était encore le maréchal Lefebvre qui les commandait.

Pendant les quelques jours de repos qui avaient suivi la prise d'Innsbruck, André Hofer s'était tenu à l'écart, laissant le gouvernement aux mains du commissaire impérial, le baron d'Hormayer, un bureaucrate qui se conduisait avec hauteur et qui traitait avec dédain le vaillant défenseur du Tyrol. Seulement, quand vint l'heure du danger, il se hâta de lui céder la place. Hofer se trouva donc de nouveau à la tête des Tyroliens, convoqués par lui à reprendre les armes pour la défense de la patrie.

L'armée franco-bavaroise, signalant son passage par le pillage et l'incendie, était arrivée de nouveau devant Innsbruck et s'en était emparée. De là, le maréchal Lefebvre envoya le général Rouyer avec sa division pour aller réduire le Tyrol du sud, comptant qu'il ne lui faudrait que quelques jours pour opérer la pacification générale. Il devait être grandement déçu.

A mesure que le danger grandissait, croissait également le courage d'André Hofer et de ses intrépides partisans. Sans se laisser décon-

certes par la retraite des troupes autrichiennes, qui emportaient avec elles tout leur matériel de guerre, non plus que par l'abandon de plusieurs de ses lieutenants, André Hofer organisait activement la résistance. Aux chefs tyroliens il envoyait des messages signés : "André Hofer, *de là où je suis.*" Les réponses lui étaient adressées : "A André Hofer, *là où il est.*" Jamais le secret de sa retraite ne fut trahi par ses soldats.

Cependant, le général Rouyer, s'avancant vers Brixen, s'était engagé dans la route qui serpente le long de la rivière Eisack, et qui se trouve bordée d'un côté par le ravin profond où serpente le fleuve, de l'autre par des montagnes à pic et couvertes de forêts. Déjà l'avant-garde avait atteint le village d'Oberhaus quand elle se vit attaquée par les Tyroliens qui firent sauter le pont où passait la route conduisant à Brixen. L'ennemi prit alors le parti d'attendre le principal corps d'armée, mais le secours attendu ne devait jamais arriver. André Hofer, qui avait feint de battre en retraite devant les forces du général Rouyer, lui avait préparé une terrible surprise. Par ses ordres, on avait entassé, au-dessus du défilé où devaient passer les Saxons, un amas immense de rochers. "A peine, dit l'historien, les troupes, l'artillerie, les fourgons sont-ils engagés dans la gorge étroite, que l'avalanche s'ébranle, tombe, écrase ou entraîne dans l'abîme tout ce qu'elle rencontre, tandis que les chevaux qui se débattent, les roues qui se brisent, les hurlements des blessés, les hourras des montagnards, les décharges de la fusillade mettent le comble au désordre." Les survivants de cette catastrophe rétrogradèrent jusqu'à Sterzing. Quant à l'avant-garde retranchée à Oberhaus, comme nous l'avons déjà dit, son sort ne pouvait être longtemps douteux. Cernée de tous côtés, elle subit des pertes énormes et fut enfin forcée de se rendre.

A la nouvelle du désastre de ses troupes, le maréchal Lefebvre, furieux, voulut aller immédiatement tirer vengeance de cette défaite. Il s'avança à son tour le long de l'Eisack, en ayant soin de faire occuper les hauteurs. Mais à chaque pas, se dressait un obstacle, à chaque instant il fallait repousser une attaque, parer une embuscade. Toute la contrée était soulevée et courait sus aux envahisseurs. Le maréchal dut se convaincre qu'il avait affaire à trop forte partie. Il ordonna la retraite, qui se changea bientôt en une véritable déroute, si bien que Lefebvre, surpris un matin pendant son déjeuner, fut sur le point de rester prisonnier aux mains des Tyroliens. L'accueil qu'il reçut de Napoléon ne fut rien moins que flatteur :

—Eh bien ! M. le maréchal, lui aurait dit l'empereur pour tout salut, avez-vous appris, cette fois, des Tyroliens la tactique militaire ?

Pour la troisième fois, Hofer entra en vainqueur dans Innsbruck après un combat terrible. Depuis le 4 août jusqu'au 15, les ennemis avaient

perdu quatre ou cinq mille hommes tués, un plus grand nombre de blessés et six mille prisonniers.

D'après le vœu unanime du peuple, André Hofer prit, cette fois, les rênes du gouvernement civil et militaire au nom de l'empereur d'Autriche, et il s'établit au château des gouverneurs impériaux. Mais il n'y changea rien à son genre de vie religieux et modeste. Il garda son costume national, et continua à porter au cou son crucifix et une médaille de Saint-Georges ; la seule marque distinctive de son commandement était à son chapeau, un ruban portant l'inscription : André Hofer, commandant en chef du Tyrol.

Dans la salle à manger, il fit placer un crucifix et une image de la Sainte-Vierge. "Matin et soir, dit son biographe, il se rendait à l'église paroissiale, devant l'image miraculeuse de Maria Hilf, et, après le souper, en présence de ses gens, il récitait le chapelet avec maints *Pater noster* et autres prières en l'honneur des saints patrons. Tous devaient prendre part à ces dévotes pratiques, car Hofer tenait à sa maxime : Qui mange avec moi doit prier avec moi.

"Sa table était si frugale qu'il ne dépensait que 30 ou 40 kreuzers par jour, y compris le déjeuner qui consistait, comme à Passeyer, en pain et en fromage.

"La nuit même, tandis que ses compagnons, vrais montagnards, fumaient, jouaient, buvaient à la même cruche, le Sandwirth, comme naguère dans la salle basse de son auberge, s'accoudait à la fenêtre du palais et chantait un vieux *lied* tyrolien....

"Pourvu qu'on ne l'appelât pas *Excellence* ou *Monsieur André Von Hofer*, il recevait tout le monde avec bienveillance, mais sans façon, parfois même en manches de chemise, car c'était dans ce négligé qu'il se sentait le plus à l'aise pour dicter à ses secrétaires.

"Telles étaient les mœurs simples et rustiques de celui que l'enthousiasme populaire saluait des noms de sauveur du Tyrol et de père de la patrie. Or il se trouva que le paysan était un sage administrateur, gouvernant le pays avec économie, comme sa maison, et le peuple avec bonté, comme sa famille."

Si la carrière administrative de Hofer fut courte, elle fut en revanche très active. Les mesures qu'il adopta furent toutes conformes au bon sens et à la justice. Il avait pour principe que "la vraie félicité de la société civile est fondée sur l'ordre, et que la première et indispensable condition de l'ordre, c'est une autorité capable de protéger les citoyens."

Par son désintéressement et son économie il sut faire face aux difficultés financières dans lesquelles la guerre avait récemment entraîné l'Etat. "En s'entourant d'hommes versés dans les affaires, dit le Père Clair, surtout en ne se réservant pas une obole du trésor, l'aubergiste

se tira de ce pas difficile et fit des prodiges qui, auraient pu étonner un ministre des finances."

Il n'épargna rien pour rétablir la sécurité dans le pays, en chasser les pillards et les maraudeurs, protéger la morale et la religion. Il va sans dire qu'il eut soin de faire rendre à l'Eglise les biens dont l'administration bavaroise l'avait dépouillée. Il rendit même de sages ordonnances en faveur de l'instruction publique, et en particulier de l'Université d'Innsbruck.

Ce régime était vraiment trop bon pour durer longtemps.

Cependant on avait pu, avec grande difficulté, il est vrai, renouer les communications avec la Cour d'Autriche. Deux lieutenants d'Hofer en arrivaient, porteurs d'une dépêche où l'empereur François félicitait Hofer de sa fidélité et de sa bravoure, le confirmait dans son poste de gouverneur, lui promettait un prompt secours, et lui faisait remettre, avec une forte somme d'argent, une grande médaille d'or suspendue à une chaîne du même métal.

Cette décoration si bien méritée fut solennellement remise à André Hofer par l'évêque de Wilten, Marcus Eglé, dans l'église de la cour, le 4 octobre, fête de l'empereur. Un jésuite, le Père Tschiderer, fit un sermon approprié à la circonstance et prouva qu'à Dieu seul devait revenir l'honneur des derniers succès. "Ce ne sont pas les balles de vos fusils, disait-il, mais les grains de vos rosaires qui ont mis en fuite l'ennemi." Un *Te Deum* solennel termina la cérémonie, après laquelle le commandant en chef regagna triomphalement la Hofburg (château de la cour.)

Mais déjà l'heure des revers et du malheur avait sonné pour Hofer et pour ses compatriotes. La paix venait d'être signée entre la France et l'Autriche, et le Tyrol avait encore une fois été abandonné au bon plaisir de Napoléon. Les Français entraient de tous les côtés dans ce malheureux pays. Les paysans se jetèrent encore une fois au devant des envahisseurs. Partout ils furent repoussés par des forces supérieures. Hofer, toujours énergique et résolu, rassembla ses soldats sur l'Iselberg. Les représentations et les promesses du vice-roi d'Italie ne parvinrent pas à l'ébranler, mais il reçut, sur ces entrefaites, une lettre autographe de l'archiduc Jean, annonçant que la paix était conclue et invitant les Tyroliens, de la part de Sa Majesté l'Empereur, à ne pas se sacrifier inutilement. Devant cette lettre, il n'y avait plus qu'à se soumettre. C'était le parti le plus sage et Hofer était décidé à l'adopter ; il se préparait déjà à se rendre auprès du prince de Bavière quand survint l'intrépide mais trop ardent capucin Haspinger. Celui-ci s'opposa de toutes ses forces à la capitulation. Suivant lui, on ne devait pas ajouter foi à cette nouvelle de la paix. C'était un mensonge

et la lettre de l'empereur n'était qu'un artifice (1). L'énergie de ses protestations et le caractère sacré d'Haspinger firent une telle impression sur Hofer qu'il se résolut à suivre les conseils du capucin contre l'avis de ceux qui l'entouraient. Ce manque d'entente ne pouvait être que funeste. Eu vain Hofer et ses lieutenants Straub, Speckbacher et Sieberer firent-ils des prodiges de vaillance. Ils furent vaincus et forcés d'abandonner l'Iselberg. Il fallut encore une fois songer à se rendre. L'aumônier en chef Donay et Sieberer furent envoyés en députation auprès du prince Eugène, vice-roi d'Italie, pour traiter de la paix. Ils furent bien reçus et le vice-roi promit tout ce qu'on lui demanda. Hofer, vivement blessé du refus du général Drouet d'Erlon d'accepter autre chose qu'une soumission pure et simple, s'était retiré à Sterzing. Ce fut là que les deux envoyés lui firent part du résultat de leur mission. Hofer s'en déclara satisfait, et donna instruction à Donay de prendre les mesures pour calmer le peuple. Celui-ci dicta une proclamation qui annonçait la fin de l'insurrection. Les paysans se dispersèrent et les prisonniers bavarois furent relâchés.

Mais, une fois encore, Hofer, qui s'était retiré paisiblement à Passeyer, se vit sollicité et assailli par les partisans de la guerre à outrance. Il eut le malheur de céder à leurs sollicitations qu'ils accompagnèrent même de menaces. Il signa l'ordre d'un nouveau soulèvement. Son biographe n'hésite pas à reconnaître que ce fut une faute, qu'André Hofer déplora plus tard et qu'il devait expier par la mort.

Ce soulèvement, le cinquième, ne présentait aucune chance de succès. Ce ne fut qu'un acte de vengeance et de désespoir. Mais les Tyroliens y firent encore paraître leur indomptable vaillance. Il n'y eut pas jusqu'aux femmes qui ne s'illustrèrent dans cette lutte suprême. Ainsi à Paznau, un parti de Tyroliens, accablé sous des forces supérieures, allait succomber, lorsque les paysans se virent secourus par leurs femmes qui, à la voix de leur curé Kreisner et sous la conduite de sa sœur, avaient pris les armes et avaient bravement fait le coup de feu. L'historien ajoute que plusieurs soldats auraient été tués ou blessés par la sœur du curé.

Souvent les paysans choisissaient les cimetières pour s'y retrancher et y attendre l'ennemi. S'ils succombaient, leurs tombes étaient là toutes prêtes, près de celles de leurs parents et de leurs amis. Les femmes tyroliennes ne manquaient jamais de rendre à leurs morts le pieux hommage d'une sépulture chrétienne, et elles étaient prêtes, pour remplir ce devoir sacré, à braver les plus grands dangers.

Malgré tant d'héroïques efforts, cette dernière insurrection fut bien

(1) Haspinger tira même parti du fait que le porteur de la lettre avait eu une attaque d'épilepsie en la remettant à Hofer. C'était, disait-il, la main de Dieu qui avait foudroyé cet homme !

vite étouffée. Le dernier combat eut lieu à Saint-Léonard même, non loin de la maison d'André Hofer. Le chef tyrolien fut d'abord vainqueur, le 20 et le 21 novembre ; mais quelques jours après, il dut se retirer devant le général Baraguay d'Hilliers, "aussi brave que prudent et humain," dit un historien allemand. Personne n'était plus propre que lui à opérer la soumission et la pacification du pays. Une autorité supérieure à la sienne exigea des représailles et imposa de dures conditions aux vaincus. Le Tyrol fut de nouveau divisé et partagé entre l'Italie, la Bavière et l'Illyrie. En même temps, on poursuivit les chefs de l'insurrection, et ceux qui ne purent s'échapper furent impitoyablement fusillés. Tous les généraux français n'avaient pas la générosité de Baraguay d'Hilliers. Le général Broussier, entre autres, se distingua par sa cruauté pour les pauvres prisonniers qui tombèrent entre ses mains.

Hofer avait reçu du général Baraguay d'Hilliers des assurances de protection s'il s'engageait à ne plus prendre les armes contre les Français. Mais, ne se fiant pas à ces promesses que la volonté de l'empereur Napoléon pouvait rendre illusoires, il s'était réfugié, avec son secrétaire, au sommet du mont Brautach, dans une pauvre hutte qui servait à mettre le foin pour les bestiaux. Il y passa plusieurs jours, exposé aux rigueurs de l'hiver ; à la fin, sa retraite fut découverte par un traître, le paysan Raffl, qui voulut gagner la récompense de 1,500 florins, offerte par le général Huart à celui qui livrerait André Hofer. Le 28 janvier 1810, un détachement de troupes italiennes cernait son misérable abri et le faisait prisonnier avec sa femme, son fils et son secrétaire. Les soldats italiens les traitèrent avec brutalité ; Hofer ne fit entendre aucune plainte, exhortant seulement ses compagnons d'infortune à la patience. Interrogé par le général Huart, il répondit avec franchise qu'il avait combattu sous les ordres de l'empereur d'Autriche, et qu'après la paix, cédant aux instances et aux menaces, il avait continué la lutte. Le général Baraguay d'Hilliers fit tout ce qu'il pouvait pour adoucir sa situation, et il ordonna de mettre sa femme et son enfant en liberté. Le prisonnier fut conduit à Mantoue. Un écrivain distingué, le Père Bresciani, cité par le Père Clair, eut occasion de voir André Hofer pendant le trajet. "Il passa, dit-il, par Ala, où je demeurais alors. Là, commandait un certain Ferru, homme atroce, plus tyran que soldat ; Hofer monta à la résidence du commandant, et arrivé à la salle à manger, où le dîner était servi, il fut invité à s'asseoir à table avec les officiers qui l'escortaient. Mais c'était un vendredi ; voyant des aliments gras, il s'excusa d'un air aimable et plein de courtoisie, disant qu'un peu plus tard il prendrait du pain et du fromage. Ces hommes lui jetèrent un regard méprisant et se mirent bravement à faire honneur au repas. Le Sand-

wirth alla s'asseoir près du poêle, le froid étant très vif, et, les mains jointes, se mit à réciter le Rosaire. La salle à manger donnait sur une galerie, où je me trouvais avec un ami, le maître du logis, et tous deux nous contemplions ce grand prisonnier."

Les gardiens du Sandwirth allaient être bientôt forcés de changer de conduite envers leur captif. Cette nuit-là même, lorsque ces braves officiers se furent bien et dûment enivrés, le feu prit à la maison ; ce fut Hofer lui-même qui donna l'alarme et qui s'employa le plus énergiquement à éteindre l'incendie. Il aurait pu fuir, et on le lui suggéra. Il répondit que ce serait contre l'honneur. On comprend qu'il fut dorénavant traité avec beaucoup d'égards.

Enfermé dans la forteresse de Mantoue, le commandant tyrolien attendit qu'on décidât de son sort. Le général Bisson, gouverneur de la place, avait été autrefois son prisonnier. Il s'efforça de le sauver en lui offrant d'entrer au service de la France. Mais Hofer répondit : " Je demeure fidèle à la maison d'Autriche et au bon empereur François."

Dans la nuit du 18 au 19 février, un conseil de guerre s'assembla pour juger l'accusé. Les avis se trouvant partagés, on en donna avis à Paris. Le gouvernement de l'empereur eut la cruauté de répondre qu'André Hofer devait être fusillé dans les vingt-quatre heures.

La sentence fut immédiatement signifiée au condamné qui l'écouta avec calme et résignation. " La volonté de Dieu, écrivait-il à un de ses amis, est que j'échange ici, à Mantoue, la vie mortelle pour l'éternelle, mais le bon Dieu soit béni pour sa divine grâce ! Il m'est aussi facile de mourir que de m'occuper d'une autre affaire."

Dans ses dernières volontés il demandait surtout que l'on offrit, pour le repos de son âme, des messes, des prières et des aumônes abondantes. A l'archiprêtre de Santa-Barbara, qui vint le préparer à mourir, il remit son argent pour qu'il fut distribué par ses soins aux pauvres Tyroliens prisonniers à Mantoue. "C'est avec une édification et une consolation profondes, écrivait ensuite son confesseur, que j'ai admiré cet homme qui est allé à la mort comme un héros chrétien et l'a reçue comme un intrépide martyr."

L'exécution eut lieu le 20 février à 11 heures du matin, devant la forteresse. André Hofer, après avoir donné son crucifix et son rosaire à son confesseur, se plaça debout et la tête haute, devant les soldats chargés de l'exécution. Il refusa de s'agenouiller et de se laisser bander les yeux. Il fit une dernière prière et cria une dernière fois : " Longue vie à l'empereur Frantz !" Puis il commanda lui-même le feu. Les soldats visèrent mal ; deux décharges successives ne le tuèrent point, et il fallut qu'un caporal, tirant à bout portant, lui donnât le coup de grâce.

On lui fit des funérailles solennelles comme à un général. Son corps fut enterré dans le jardin du curé, où il demeura jusqu'en 1823. Il fut alors transporté à Inspruck, dans l'église de la Cour.

La plupart des historiens ont su rendre justice à cette noble vie, et si M. Thiers se croit quitte envers lui quand il l'appelle "le nommé André Hofer," l'historien bavarois Gœrres ne craint pas, en revanche, de le proposer à l'admiration de ceux-là mêmes qu'il avait combattus et vaincus.

Parmi ses rares détracteurs on ne doit pas être surpris de rencontrer le baron Hormayer, ce fonctionnaire autrichien, dont nous avons parlé plus haut. Il mérite du reste d'être cité : "Le Sandwirth, dit-il, n'avait ni l'énergie, ni le calme qui conviennent aux grandes entreprises, ni connaissances militaires, etc., mais une confiance dans son droit et dans le secours d'en haut qui, chez lui, dans le fait, n'a pas été moins efficace que chez les chefs arabes, les croisés, la Pucelle d'Orléans, les Turcs et tous les fatalistes." (1)

On a, avec raison, comparé André Hofer à Cathelineau, le vaillant général en chef des armées vendéennes. Tous deux, livrés d'abord à

(1) La poésie, comme l'histoire, a célébré la mémoire du héros tyrolien. On nous saura gré de donner ici la traduction de deux pièces remarquables, dues à des poètes allemands, et dans lesquelles le caractère d'André Hofer apparaît dans sa foi, sa simplicité et sa grandeur.

ANDRÉ HOFER.

"Le maître de l'auberge du Sable à Passeyer vient de prendre Inspruck. A midi, les étudiants, avec leurs violons, viennent en grande pompe au-devant de lui. Ils s'élancent hors des écoles pour lui faire une ovation ; ils veulent, en sa présence, chanter ses actions héroïques.

"Mais le héros leur impose silence, puis, d'un ton grave, il leur dit : "Arrière les violons ! C'est chose sérieuse, quand Dieu permet la guerre ! Tous nous sommes là pour mourir. Ce n'est point pour de frivoles amusements que je laissai ma femme et mon enfant en pleurs. C'est parce que j'ai les yeux fixés vers le Ciel que je puis vaincre mon ennemi sur la terre.

"A genoux, et prenez vos rosaires ! voilà mes plus joyeux violons. Lorsque les yeux brillent d'un feu céleste dans la prière, Dieu, Notre-Seigneur, alors se montre à nous. Priez à voix basse pour moi, pauvre pécheur ; priez à haute voix pour notre empereur. C'est là le chant qu'à tout je préfère ! Que Dieu protège la noble maison de nos princes.

"Je n'ai pas le temps de prier ; vous, dites au Maître du monde ce qui se passe ; dites-lui combien de morts nous semâmes ici, dans la vallée et sur les montagnes ; dites-lui que nous avons faim, que nous veillons ; nommez-lui tant de braves tireurs qui ne tireront plus, qui ne riront plus. Dieu seul peut nous protéger."

MAX VON SCHENKENDORF.

LA MORT D'ANDRÉ HOFER.

A Mantoue, le fidèle Hofer était dans les fers ; à Mantoue, une troupe d'ennemis

d'humbles occupations, révélèrent ensuite le même talent extraordinaire pour la guerre, et montrèrent la même simplicité, la même modestie, le même amour de la religion, le même respect de l'ordre et de l'autorité.

André Hofer combattit, en premier lieu, pour la défense de la religion. C'est ce qui ressort évidemment de sa vie, telle que l'a racontée le Père Clair.

Une autre biographie du Sandwirth, qui m'est tombée sous les yeux et qui est écrite dans un genre beaucoup moins sérieux, s'accorde également avec notre histoire, pour reconnaître l'esprit essentiellement religieux, la grandeur d'âme et la noble simplicité du héros tyrolien.

C'est au zèle d'André Hofer pour la religion que les paysans de Passeyer, ses compatriotes, ont voulu rendre hommage en élevant, non loin de sa maison, une chapelle du Sacré-Cœur.

Reconnaissant, de son côté, la fidélité et le dévouement que le Sandwirth avait montrés jusqu'à la fin envers son souverain et sa patrie, l'empereur François II voulut que le nom de Hofer fut inscrit au livre de la noblesse. L'auberge du *Sand* fut plus tard transformée en domaine princier, par l'empereur Ferdinand. Le fils de Hofer reçut en outre un riche domaine en Antriche, et sa veuve et ses filles une pension considérable.

Sur le tombeau d'André Hofer, à Inspruck, François II a fait élever un beau monument en marbre de Carrare. Le héros tyrolien est représenté debout, tenant de la main gauche sa carabine, et de la main droite un drapeau avec cette inscription qui résume et son âme et sa vie : " Fur Gott, Kaiser & Vaterland !" — Pour Dieu, l'empereur et la patrie !

JOSEPH DESROSIER.

le conduisait à la mort. Le cœur de ses frères saignait, et aussi le cœur de l'Allemagne entière, le cœur de l'Allemagne, hélas, plongée dans le deuil ; mais plus triste que tous était son pays de Tyrol !

Les mains liées derrière le dos, André Hofer s'avancait d'un pas tranquille et ferme. Que lui importait la mort, la mort que tant de fois, des sommets de l'Iselberg il avait envoyée dans la vallée, sur la terre sainte du Tyrol !

Mais, lorsqu'à travers les grilles de sa prison, dans la forteresse de Mantoue, il vit ses fidèles compagnons d'armes tendre leurs bras vers lui : " Dieu soit avec vous, s'écria-t-il, avec l'empire allemand, livré par des traîtres, avec mon pays de Tyrol ! "

Les tambours refusèrent de battre lorsqu'André Hofer franchit les sombres portes de la forteresse. André, libre même dans ses fers, se tint là, immobile et ferme, sur le bastion, lui le héros du pays de Tyrol.

Là, on voulut le forcer à s'agenouiller : " Je ne le ferait point, dit-il, je veux mourir comme j'ai vécu, je veux mourir comme j'ai combattu, comme je me suis montré dans cette prison. Vive François, mon bon empereur, et, avec lui, son pays de Tyrol ! "

Le caporal dénoua les liens qui attachaient ses mains ; André Hofer pria à cet instant pour la dernière fois, puis il s'écria : " Maintenant, frappez en pleine poitrine ! — Feu ! Hélas ! comme vous tirez mal !... Adieu mon pays de Tyrol. "

JULES MOSEN.

HUIT JOURS EN ALSACE

EN 1884.

(Suite et fin.)

CONVERSATIONS D'ALSACE.

J'ai quitté Strasbourg. Je n'ai plus sous les yeux des soldats, des canons, des remparts, des étudiants en écharpes, suivis de leurs molosses, des palais d'empereur et d'Université. Je suis bien tranquille à une dizaine de lieues de là, à Benfeld, si vous voulez, ou à Barr, à moins que ce ne soit à Marmoutier ou à Bichwiller ; je hûme dans un jardin de brasserie la bière de Grüber et Reeb, et, n'étant plus distrait comme à Strasbourg par le violent germanisme extérieur qui roule à travers les rues, je rumine à mon aise des problèmes de psychologie ethnique.

Premier problème :

Etant donnée l'incompatibilité qui existe entre les manières sociales et le tempérament de l'Allemand d'une part, les manières sociales et le tempérament du Français, dont l'Alsacien s'est imprégné depuis deux siècles, d'autre part,—dans combien de temps le paysan et le bourgeois de l'Alsace, qui, malgré la conquête, sont restés dans leur maison et sur leur bien, seront-ils résignés à la souveraineté allemande ?

Second problème :

Etant donnés les phénomènes et faits suivants : étant donné que l'Alsacien a gardé la langue de l'Allemand et son régime de vie (heure des repas, disposition des pièces d'habitation, poêle, aliments, boissons) ; étant donnée l'instruction primaire obligatoire, médiocre engin de culture, redoutable instrument d'absorption des esprits et des âmes ; étant donnés le service militaire de trois ans, les sociétés de tir et de gymnastique, les *Kriegerverein* (associations de soldats congédiés) auxquels s'affilient déjà dans la Lorraine allemande quelques natifs revenus du régiment ; étant donnée la facilité avec laquelle chez les Germains —et l'Alsacien est de race germanique s'il n'est allemand—le goût militaire s'est toujours satisfait indépendamment de l'esprit national ; étant données enfin la constante immigration des Allemands en Alsace

et l'émigration continue des Alsaciens en France et aux Etats-Unis,— dans combien de temps l'Alsace sera-t-elle assimilée à ses nouveaux maîtres ?

Ces deux questions diffèrent. L'une porte sur les sentiments intimes ; l'autre sur les réalités palpables de la politique. A la seconde question qui est celle qui importe le plus au peuple vainqueur, j'ai peur qu'il ne faille répondre que le plus fort de la besogne est fait et que l'assimilation marchera désormais assez vite. Tout ce qui a maintenant trente ans en Alsace a passé par l'école allemande ou le régiment allemand. A la première question, on peut répondre assurément : jamais. Jamais l'Alsacien n'acceptera de cœur l'Allemagne. Dans cent ans d'ici, l'Alsacien d'origine et non mêlé se souviendra encore de la France. Son *Kreisdirector*, son juge ds paix, son commissaire de police, son *Oberfærster*, son commandant de landwehr auront beau avoir tous les mérites ; ils lui seront insupportables. Pourquoi ? Parce qu'ils ne seront pas la France. C'est un chiendent la France pour l'Alsacien. Serait-ce donc que le dominateur allemand poursuit en Alsace un plan d'oppression systématique ? Si vous posez cette question à l'Alsacien, si vous l'interrogez de cette façon directe, il ne tarira pas contre l'Allemand. Ne l'interrogeons pas, écoutons-le parler de lui-même ; nous le saisissons ainsi en sa tenue d'esprit réelle, non apprêtée pour l'ancien compatriote français ; nous saurons vraiment ce qu'il pense et ce que nous devons penser.

Voici justement quatre personnages importants de la petite ville, qui entrent dans le jardin de la brasserie. Je les connais, et vous, lecteur, vous les connaissez aussi bien que moi. Un conteur de génie, un poète profondément poète, Erckmann-Chatrian, vous les a présentés depuis longtemps. Ces quatre personnages sont : le notaire, fils de l'ancien juge de paix, le bourgeois rural et sylvestre, neveu de la tante Gredel, qui a maison au bourg avec deux ou trois fermes dans la montagne, le garde forestier et le juif trafiquant. Le bourgeois propriétaire vient de conclure par l'intermédiaire du juif une affaire, que le notaire a mise sur le papier et dont ils sont tous contents. C'est ce qui explique qu'ils sont réunis à la brasserie, malgré le disparate des conditions, et aussi malgré le préjugé anti-juif, assez puissant en Alsace, et dont le radical, le libéral et le protestant sont encore plus imprégnés que le catholique.

Le notaire dit : "Voilà qui est bon, papa Mathias. La vente et la donation sont en règle... Heïn ! la chose s'est faite vite. Les Allemands nous ont accommodé à leur sauce nos lois sur les offices ministériels et sur la forme des actes notariés... Bah ! ils n'ont pas eu tort... Pourquoi deux notaires ?... Est-ce que moi, officier ministériel, moi seul, je ne suffis pas pour faire foi avec mes écritures ?... Le second notaire en la circonstance n'était pas logique... La nouvelle loi nous en dis-

pense, c'est très raisonnable... Tout n'est pas si mauvais dans la loi allemande... Elle a bien abrégé les cérémonies dans nos études."

Le père Mathias écoutait à peine. Il regardait avec curiosité au dehors, par-dessus le petit mur d'appui du jardin de la brasserie : "*Mein Gott!* s'écria-t-il. Qu'est-ce que Joos, le joueur de clarinette, a donc avec l'autorité!... Là-bas, au coin de la rue... Le gendarme vient de le pincer au passage... Ils n'ont pas l'air de s'expliquer en amis."

Le notaire se pencha et regarda du côté où l'on apercevait Joos avec le gendarme. Il bêla un bon gros rire alsacien, qui dura un tiers de minute. Puis il reprit : "Ah! parbleu! Joos! sa clarinette! son kirsch! L'animal!... On lui a fait son affaire le mois dernier au tribunal des échevins. Le juge de paix lui a fourré pour quarante-huit heures de prison... Joos sans doute barguigne à les faire, et le gendarme aura reçu une commission pour lui... Brave Joos, va! Il a eu beau dire aux échevins : — Je suis un honnête homme; je n'ai jamais volé un sou à personne, ni trompé personne, je n'ai jamais eu de batterie... — Honnête homme, je ne dis pas non! Ce n'est pas une raison... Il avait commis aussi une grossièreté trop forte... Il ira en prison quarante-huit heures pour délit d'*Unfug*, ou il payera l'amende; ça lui apprendra à boire le kirsch à plein verre et à perdre dans le kirsch la notion de ce qui convient..."

Ici je ne pus m'empêcher d'entrer dans la conversation : "Pardon, Monsieur le notaire... *Unfug!* Qu'est-ce que cela peut bien être?"

— C'est vrai, vous ne pouvez pas savoir... *Unfug* c'est tout ce qu'il n'est pas permis déceimment de faire.

— Et c'est là toute la définition du délit! Diantre! Avec ce délit-là un juge malveillant ou qui aurait l'esprit de travers peut envoyer toute l'Alsace en prison.

— Oui, observa le notaire, si c'était le juge qui jugeait le fait; mais les juges du fait sont deux habitants notables qui assistent le juge de paix. On les appelle échevins. Si vous aviez à Paris le délit d'*Unfug*, cela vous tirerait bien d'embarras pour purger vos boulevards de certaines gens et de certains tableaux... Mais il vous faudrait aussi les bourgeois notables... *Unfug*, ça comprend tout ce qui offense les yeux, les oreilles et les mœurs; et deux échevins libres pour décider s'il y a eu *Unfug*, c'est encore la meilleure des définitions. Les Allemands ont quelquefois de bonnes idées."

Ainsi parla le notaire. Puis il avala son bock, se poulécha les babouines, reposa méthodiquement le bock sur la table bien vernie, et termina avec un ton de gravité, par ce vœu subit, qui ne surprit pas ses interlocuteurs, mais que rien jusque-là n'annonçait :

"J'en ai par-dessus les épaules de leurs améliorations... S'ils pou-

vaient retourner d'où ils viennent ! Quand ils nous débarrasseront d'eux, tenez, nous mangerons une bonne tarte aux quetsch. ”

Le propriétaire rural prit la parole et dit :

“ Cochons d'Allemands !... ”

A la bonne heure, pensais-je, celui-ci entre rondement en matière.

“ ... Cochons d'Allemands ! Ils nous ont tout de même envoyé de Paderborn un excellent juge de paix... On ne peut rien dire contre M. le juge de paix... Un jeune homme bien savant ! Toujours au travail !... Et juste !... Le voisin Kleebe, depuis qu'il a passé par ses mains, n'en mène pas large. Est-ce que ce pied plat de Kleebe, qui est toujours à lécher les bottes du *Kreisdirector*, quand le *Kreisdirector* fait sa tournée, ne m'a pas cherché une chicane sur mes limites, où le diable ne comprendrait rien, si ce n'est que Kleebe aurait bien envie de la demi-douzaine de beaux hêtres qui sont au coin de ma prairie du Meisenthal ? Quand j'ai reçu la citation, je me suis dit : Mathias, mon ami, ton affaire est claire. Tu votes pour le candidat de la protestation et tu ne t'en caches pas. Kleebe vote pour le candidat autonomiste, en ayant soin qu'on le sache. M. le juge de paix n'est pas venu de Westphalie pour faire gagner leurs procès aux protestationnistes. Il sera contre toi, Mathias, et Kleebe aura tes hêtres. ”

— Leur grand Fritz interrompit le juif sentencieusement, suivait autrefois ce système en Silésie. Dans les procès de biens-fonds, c'était toujours le plaideur affecté de sentiments autrichiens dont l'affaire était mauvaise. J'ai lu cela quelque part.

— Notre juge de paix n'est pas pour cette méthode, quoique Westphalien. Il a mandé Kleebe dans son cabinet, après avoir consulté le plan cadastral. Il est ensuite venu sur les lieux. Il est allé aux bornes. Il a étendu sa canne dans la direction d'une borne à l'autre, en fermant l'œil droit, comme pour viser un lièvre, et il a dit à mon intrigant d'autonomiste : “ Et vous prétendez, Monsieur Kleebe, que les hêtres sont sur votre pré ? ” Il l'a alors bousculé de questions tant et tant qu'il lui a fait boire sa mauvaise foi jusqu'à la dernière goutte. Voilà ce qui s'appelle un juge de paix. Ça fait plaisir qu'au moins le juge de paix soit comme ça. ”

Et le propriétaire rural revenant en sa péroraison sur le principal motif de son exorde, ainsi que cela est conforme aux meilleurs préceptes de la rhétorique, termina comme il avait commencé. Il donna un fort coup de poing sur la table bien vernie, et s'écria : “ Cochons d'Allemands ! ”

— Et vous, camarade forestier, intervint le juif, que dites-vous ? Ne les défendez-vous pas ? Vous arrivez du régiment ; vous les connaissez.

— Ma foi, dit le forestier, au bataillon de *Jäger*, à Greifswald, je me trouvais un peu loin de Bischwiller. Mais si vous me demandez mon

avis en tant qu'Alsacien, on ne m'y a pas traité plus mal que si j'avais été de Poméranie comme les autres.

— Mais, dis-je, la discipline n'est-elle donc pas, dans le régiment prussien, d'une rudesse intolérable? Je l'ai toujours entendu dire.

— C'est selon, répliqua le forestier; on est strict sur le service, oui... on n'a pourtant pas fait exprès de me chagriner... On n'est pas trop malheureux au régiment, pourvu qu'on reçoive de temps à autre un jambon du père et de la mère, et qu'on ne soit pas maladroit.

— Pas maladroit! Ah! ah! Qu'est-ce que cela veut dire? interrompit le juif.

— Je veux dire qu'il ne faut pas être maladroit... Si, au tir, on doit mettre six balles dans le mannequin, et si seulement on n'en met que cinq, le capitaine devient méchant, et encore plus le *feldwebel*... Et puis, voyez-vous, au régiment, il faut être bien avec le *feldwebel*... Absolument... Il le faut... Je savais le moyen.

— Ah! ricana le juif, il n'est pas difficile de deviner la recette. Le *feldwebel* mange la moitié du jambon envoyé par papa et maman, quand il ne le prend pas tout entier.

— Je n'ai pas dit cela, s'écria le forestier. Je dis qu'il faut être bien avec le *feldwebel*, voilà tout. "

Et, ce disant, il clignait des yeux d'un certain petit air. Mais il ne donnait pas d'explication, et on n'aurait pu en tirer rien de plus.

Le juif parla le dernier. C'est lui dont j'étais le plus curieux de connaître le fond de pensée. L'histoire a fait de sa race un peuple errant et cosmopolite. Quel que soit le pays où le juif réside, il reconnaît, comme elles sont, les souverainetés établies, et pourvu qu'elles ne le tracassent pas trop lui-même, il ne recherche pas d'ordinaire leur origine, et il ne conteste pas leur droit. Je me souviens des israélites de l'Autriche-Hongrie, quand je visitai Vienne et Pesth, en 1861, à un moment de conflit aigu entre la Hongrie et l'Autriche. On n'en aurait pas trouvé un seul à Vienne qui ne professât comme un dogme l'unité indivisible de l'empire d'Autriche; on n'en aurait pas découvert un seul, à Pesth, qui ne fût fanatique du droit féodal transmis de la Couronne de Saint-Etienne, et plus Hongrois à lui seul, et plus entêté sur les prérogatives des Comtes, que tous les magnats ensemble. J'inclinai donc à supposer que les juifs d'Alsace auraient été les premiers à s'accommoder du changement de souveraineté accompli en 1870, d'autant qu'Israël et le paysan alsacien n'ont jamais été très cousins. Je m'attendais à ce que dans le *biergarten* de la petite ville des Vosges, le juif, entonnant à son tour l'apologie de "Monsieur le juge de paix", et de "Monsieur le *Kreisdirector*", plaidât sans fard les circonstances atténuantes en faveur de la conquête. J'étais loin de compte. Le juif regarda prudemment autour de lui et, baissant la voix, il s'exprima de la sorte :

“ Et moi, je les hais ! Ils ont augmenté les appointements de notre rabbi, comme ceux de l'instituteur, du curé et du pasteur. Oh ! ils sont habiles, et ils font tout ce qu'ils peuvent pour séduire et mettre de leur côté les chefs de file du peuple alsacien. Mais, moi, ils ne me payent pas comme mon rabbi, qui tâche à m'enjôler. Je ne me ferai jamais à eux. Vive la France ! Vous m'amusez, Monsieur Mathias, avec la justice du juge de paix. C'est une politique qu'ils ont pour nous amadouer. Il ne leur manquerait plus que de n'être pas justes. Depuis que les Souabes, envieux, ont bombardé Strasbourg et y sont entrés, tout va mal chez nous. Mes champs de tabac n'ont plus de valeur ; ma vigne de Molsheim me ruine. L'Alsacien s'en va en France, et il emporte ses capitaux ; l'Allemand arrive à sa place et il n'apporte rien que de vieilles nippes. Aucune affaire ne marche ; et les affaires, moi, j'aime que cela aille... Mais quelles affaires voulez-vous qu'on fasse avec ces mangeurs de pain de seigle, qui ne connaissent que le seigle et la chope à deux sous !... J'ai trimé longtemps ; j'ai maintenant du bien ; je voudrais faire quelque chose de mes fils... Comment?... Si mon fils cadet, qui est toujours dans les livres, travaillait pour être professeur à l'Université de Strasbourg ou de Heidelberg, quand même il aurait toute la science du monde, les professeurs refuseraient de voter pour lui ; le *Rector magnificus* et le curateur diraient : “ On ne peut pas, c'est un sémite.” Quel baragouin ! Sémite ! Leurs philologues ont inventé ce grimoire. Je vous demande si, du temps de la France, on entendait parler de philologue et de sémite. Tous Français, en France ! Tous également de la société quand on était bien élevé... Les Prussiens n'ont pas un seul juif officier dans l'armée active. Vous seriez le fils de Bleichröder en personne... Est-ce que le *Bezirks-Präsident* de la Basse-Alsace ne nous a pas retranché la subvention que le département avait toujours donnée à notre orphelinat de Strasbourg ? Il nous a dit : “ Pourquoi le gouvernement allemand payerait-il les frais d'apprentissage de vos orphelins ? Ils n'ont pas plutôt seize ans qu'ils laissent l'Alsace pour aller travailler à Nancy, à Epinal, à Paris.” Eh bien ! après... Ces jeunes gens font bien de s'en aller... A Paris le juif est l'égal de tout le monde.

— Aucuns disent même, fit le notaire, en accompagnant sa remarque d'un nouvel accès de rire épique à l'alsacienne, aucuns disent qu'à Paris le chrétien commence à avoir bien de la peine à se maintenir l'égal du juif... “ Lisbeth, encore un bock.”

Les personnages que je mets en scène ont été pris au hasard. J'ai placé, dans leur bouche, une conversation symbolique, rédaction abrégée de centaines de conversations semblables qui se tiennent tous les jours à la brasserie, à la *restauration*, à la promenade, dans les cabinets d'affaires et les bureaux de banque. Je m'en suis fait le rapporteur

aussi exact et aussi complet que possible et non l'apologiste ou le critique. Interrogez l'avoué plaidant, le médecin, l'homme de cabinet, le volontaire d'un an, l'excursionniste, type répandu en Alsace. Ce sera toujours la même chose. L'excursionniste se louera des complaisances qu'a pour lui le chemin de fer de l'Etat alsacien ; l'avoué plaidant vous parlera de l'indépendance des magistrats ; le volontaire d'un an vous dira qu'à son arrivée au corps, la première recommandation expresse que lui a faite le colonel, c'est de ne point se laisser maltraiter ou invectiver par les chefs, sans porter plainte aussitôt, etc., etc. Mais, après qu'ils auront causé une heure sans articuler de méfait précis à la charge de l'administration allemande, ils concluront tous de même façon que le père Mathias concluait tout à l'heure son éloge bien senti des juges de paix de Westphalie. L'épithète sommaire appliquée aux Allemands sera tantôt plus brutale, et tantôt plus voilée ; elle trahira toujours la même antipathie radicale à l'endroit de l'Allemagne et surtout des Prussiens. L'Alsace n'a réellement qu'un grief, mais énorme, et sur lequel on ne peut pas la satisfaire : elle a été française ; elle ne veut pas être allemande. Posé de la sorte, le conflit reste insoluble et inconciliable.

LA PETITE VILLE—LE KREISDIRECTOR.

En Alsace comme en Hesse, je ne suis qu'un Français en voyage ; je recueille des impressions ; je m'arrête sur celles qui doivent le plus intéresser les Français qui me liront. Je ne juge pas un système de gouvernement et de conquête. Si je le jugeais, j'aurais probablement à distinguer la politique allemande en Alsace et l'administration allemande. Ce que je peux voir en voyageant et en passant, c'est l'administration et sa suite quotidienne. Je ne remarque pas que l'on ait soumis les Alsaciens pour le cours habituel des choses à un système spécial de vexations. On leur fait payer grassement les fonctionnaires qu'on leur envoie ; on leur en fait payer un trop grand nombre ; on exige qu'ils acquittent sur le budget de l'Alsace la totalité des pensions de retraite pour des agents qui se sont fait mettre en retraite au moment de leur séjour dans le pays, mais dont la carrière s'est passée pour la plus forte part ailleurs. Ainsi, ils soldent de leur bourse non seulement les services rendus en Alsace, mais encore les services rendus n'importe où, en Prusse, en Saxe, en Bavière. Ils le trouvent mauvais, et ils ont raison. Mais que ces fonctionnaires, dans le ménage de tous les jours, aient des instructions plus féroces à appliquer en Alsace que celles qu'ils appliquaient dans la province rhénane ou le Wurtemberg, dont ils arrivent, c'est ce qu'il serait difficile de soutenir lorsqu'on n'a sous

les yeux que le train habituel des choses. Il y a des momens de tension et des accès de rigueur excessive ; ce ne sont que des momens et des accès.

L'administration prussienne est ici ce qu'elle est partout : vigilante et exacte dans l'application des règles, mais non tracassière. Elle s'instruit de tout ; elle n'est pas ordinairement inquisitoriale. Rien de plus raide que l'administration prussienne, ni qui cependant, à l'occasion, se plie davantage aux besoins légitimes de chacun et à la nécessité des circonstances ; et elle se plie plus volontiers en Alsace qu'ailleurs, sauf sur un unique point, le point capital il est vrai, celui de la souveraineté germanique. Sur ce point, tout discernement l'abandonne ; elle a procédé là-dessus brutalement bien avant le traité de Francfort. Dès août 1870, quand les batailles de Metz n'étaient pas encore livrées, l'Allemagne constituait le gouvernement de l'Alsace-Lorraine. Elle mettait un gouverneur-général à Haguenau. Dès le 21 septembre elle instaurait par ses ordonnances scolaires la guerre à la langue française, qu'elle n'a cessé de poursuivre depuis lors, sans mesure, sans ménagement, sans bon sens ; on enseigne plus de français maintenant dans les gymnases de Breslau qu'au lycée de Strasbourg. Ce point capital excepté, l'Allemagne s'est attachée à ne changer brusquement aucune habitude. Elle transforme l'Alsace, mais avec lenteur et sans secousse. Pendant les premières années de la conquête, elle ne touchait à rien ; aujourd'hui encore, après quatorze ans, elle a l'air de ne toucher à rien, quand il n'est pas nécessaire pour le point capital, pour la stricte observation des droits conférés à l'empire allemand par le traité de Francfort. Elle n'a pas bouleversé les lois de l'Alsace, elle ne lui a pas imposé les siennes du soir au matin. Elle a commencé par maintenir en bloc la législation française pour la réformer ensuite graduellement, article par article. Le travail de réformation est si discret, ceux qui sont chargés de le mener à bien avancent d'un pas si sage qu'on ne s'aperçoit pas qu'ils marchent. Il résulte de tout cela un effet moral singulier.

La petite ville où nous venons d'écouter l'entretien du notaire et de ses cliens n'a pas plus de cinq mille âmes. Elle n'a ni Université, ni garnison, ni gymnase, ni école supérieure de filles. Il n'est encore venu s'y établir aucun Allemand notable. Quoiqu'elle ne soit pas bien loin de Strasbourg, où l'Allemagne édifie les monumens de sa perpétuité, je ne m'y sens pas en pays de domination allemande. La moitié ou le tiers des petits fonctionnaires, gendarmes, forestiers, facteurs, employés de la gare, est Alsacien. Le directeur des écoles primaires est Alsacien. Le clergé, tant catholique que protestant, est Alsacien. Le jour, chacun fait son métier. Le soir, à la brasserie, on parle français, on glose du Prussien et on espère.

Voilà toutes les petites villes d'Alsace en une seule. Je n'entends pas les politiciens de la localité parler des lois de Mai et du Culturkampf. Cette bête-là est inconnue en Alsace. Je les entends parler du Concordat et de la loi de 1855 sur la nomination des maires. Quand le journal alsacien du chef-lieu sera supprimé, ce qui ne peut manquer de lui arriver, vu qu'il a une certaine manière de parler des victoires de la marine française en Chine, qui n'est pas orthodoxe, ce sera en vertu du même article 9, paragraphe 4 de la loi sur l'état du siège en date du 9 août 1849, par le moyen duquel le gouvernement du général Trochu, celui de Thiers et celui du maréchal de Mac-Mahon régissaient naguère ou croyaient régir la presse française. Si demain l'on expulse un optant qui sera venu passer son été en Alsace, le commissaire très poli, qui lui signifiera en personne l'arrêté d'expulsion, ne manquera pas de lui faire remarquer qu'on lui applique l'article 7 de la loi française du 3 décembre 1849, toujours en vigueur. Une forte partie de la législation civile et administrative de l'Alsace lui est restée commune avec la France ; langue allemande à part, je pourrais me croire ici à Etain ou à Raon-l'Étape.

Une seule habitude m'est nouvelle chez les petites et moyennes gens d'Alsace ; une seule habitude n'est pas française, ils ne parlent presque jamais de leur préfet (*Bezirks President*). Quand ils s'entretiennent entre eux de leurs affaires, de celles de leur canton, de celles de l'Alsace, les deux mots qui reviennent le plus souvent sur leurs lèvres, c'est le mot de *Statthalter* et celui de *Kreisdirector*, surtout ce dernier. Le *Statthalter* est le gouverneur général de l'Alsace-Lorraine ; le terme de *Kreisdirector* (directeur de cercle) désigne le grade, qui, dans la hiérarchie administrative, correspond à celui de sous-préfet en France. En comptant combien de fois en un jour l'Alsacien des classe moyennes dit : le *Statthalter* et le *Kreisdirector*, on s'assure que le *Statthalter* en haut de l'échelle, le *Kreisdirector* en bas exercent l'action réelle de l'autorité, et que l'intermédiaire, le magistrat, si puissant en France, que nous appelons préfet, n'a d'autre valeur en Alsace que celle d'un rouage secondaire. C'est là un trait original du gouvernement allemand.

Les Allemands nous ont enlevé par le traité de Francfort la valeur de trois départemens : Haut-Rhin, Bas-Rhin, partie de la Moselle et partie de la Meurthe. Ils ont maintenu trois départemens avec chacun son préfet, *Bezirks President*, sous les noms de département de Haute-Alsace, de Basse-Alsace et de Lorraine. On pourrait donc croire au premier abord que le système administratif continue de marcher comme devant. On se tromperait : il a subi une révolution profonde qui consiste en ce que le *Kreisdirector* y tient le grand emploi. Le sous-préfet chez nous n'a pour ainsi dire point de pouvoir propre ; il n'est rien ;

c'est un simple agent de transmission du préfet aux maires d'arrondissement et des maires d'arrondissement au préfet ; c'est aussi plus souvent un rouage à ralentir les affaires qu'à les expédier. Le *Kreisdirector*, dans le département alsacien, est tout ; c'est un agent de décision et d'exécution ; c'est le rouage moteur. Il a la fonction d'un maire général, d'un *Oberburgermeister* des communes situées sur le territoire de sa juridiction. Il y active et y surveille tout. Aussi ce territoire est-il plus limité qu'il n'était du temps de la France. Le *Kreis* d'Alsace-Lorraine comprend en général quatre cantons, rarement cinq, jamais plus de cinq. Ce que nous avons cédé à l'Allemagne des deux départemens de la Moselle et de la Meurthe formait chez nous cinq arrondissemens et forme aujourd'hui huit cercles. Le Haut-Rhin, non compris Belfort, et le Bas-Rhin étaient divisés en six sous-préfectures ; ils comptent aujourd'hui quatorze cercles. Ainsi l'Allemagne n'a pas supprimé les sous-préfets ; elle en a doublé le nombre ; où nous n'en avions pas plus de onze, elle en a mis vingt-deux ; l'énorme considération dont jouit le *Kreisdirector* en Alsace prouve qu'elle a eu raison.

Le *Kreisdirector* est aussi mobile qu'agissant. Les communes du *Kreis* sont obligées de fournir au *Kreisdirector* une somme de 3,000 marks (3,750 fr.) pour l'entretien d'une voiture ; mais le *Kreisdirector*, de son côté, est obligé de les dépenser réellement en frais de transport. La voiture, qu'il est tenu de se procurer, n'est pas un char d'apparat : calèche, victoria, élégant tilbury ; c'est quelque chose de solide et de sérieux, une sorte berline de voyage, traînée par deux robustes chevaux qui sont appropriés aux routes de montagne et aux chemins bourbeux. Avec sa voiture, il visite incessamment les chefs-lieu de canton et les principales communes du *Kreis*. Il s'y assure *de visu* de l'exécution des lois et réglemens, de la bonne administration de la commune, de la bonne tenue des écoles, de leur exacte fréquentation ; son territoire de juridiction étant restreint, il y peut connaître tout sur le bout des doigts, les hommes comme les choses. Ce personnage si avantage n'est d'ailleurs pas avantageux. C'est un homme tout rond. Il n'est pas chamarré d'argent des pieds à la tête, chose qui impose moins aux audacieux et forts qu'elle n'intimide les petits et les faibles. Sa grande loi est d'être accessible. Son cabinet au chef-lieu du *Kreis* est ouvert à tout venant. Il reçoit tout un chacun comme il se présente et il l'écoute parler quel qu'il soit ; il arrange, séance tenante, toutes les affaires arrangeables qu'on peut avoir avec l'autorité centrale ; il est ensuite d'autant plus sec sur la loi, d'autant plus prêt pour la maintenir. Le *Kreis* est une sorte d'association idéale où il est en un certain sens l'économe et le procureur de tous et de chacun. Vous voyez ce qu'il acquiert ainsi de notions de toutes sortes sur chaque propriété, sur chaque famille, ce qu'il a de force pour le service de l'empereur et de l'Allemagne.

On l'estime pour sa sollicitude ; on le respecte pour sa vigilance ; on en parle quelquefois avec éloge, et cependant on lui fait autant qu'on peut la vie difficile. Lorsque les conflits s'élèvent, ce n'est peut-être tout à fait sa faute qu'une fois sur dix ou sur cinq. Mais combien c'est alors sa faute ou celle des instructions qu'il reçoit du ministère d'Alsace-Lorraine, à Strasbourg ! En un jour, les fonctionnaires allemands ont l'art de perdre, par un seul acte de balourdise violente, tout le terrain qu'ils semblaient avoir gagné par des semaines et des mois d'administration équitable et éclairée. Il y a une certaine subtilité de l'intelligence, le tact, et une certaine subtilité du cœur, la délicatesse, qu'on ne peut ranger au nombre des qualités de l'Allemand. Cette lacune ne se fait que trop sentir dans l'administration de l'Alsace. Chaque fois, notamment, que se produit une circonstance, petite ou grande, par laquelle paraît mis en question le droit de l'Allemagne sur l'Alsace, le fonctionnaire allemand, depuis le plus mince jusqu'au plus important, perd tout sentiment des proportions et des nuances. L'horizon intellectuel et politique du *Statthalter* à Strasbourg et même de plus haut que lui à Berlin, ne paraît pas alors plus étendu que celui du *Kreisdirector* de Boulay ou du commissaire de police de Benfeld. On abîme tout pour une bagatelle. On oublie qu'un coup de violence, pour exciter une terreur salutaire, doit être frappé à propos et que ce qui est maladroit ne fait pas peur. Il ne sied pas à un voyageur de conter des histoires trop douloureuses, et je n'en conterai pas. Pour marquer ce que j'entends par le manque de tact et de délicatesse, je ne veux citer qu'un trait amusant. Il y a environ dix ans, à X***, dans l'arrière-salle d'une brasserie, se réunissaient chaque soir une vingtaine de notables de l'endroit, formant cercle entre eux ; on jouait le bésigue et le billard ; on lisait la gazette ; on buvait du kirsch et des bocks, et entre temps on daubait un peu sur le conquérant ; cela ne lui faisait pas grand mal. Le cercle fut dissous à cause de son mauvais esprit. Très bien. Quand le *Kreisdirector* vint faire sa tournée à X***, il manda celui des membres du cercle qu'il supposait le plus raisonnable ; il convint avec lui que la dissolution du cercle avait été un acte un peu vif ; que lui, *Kreisdirector*, avait réfléchi et fait des propositions en haut lieu ; que le président supérieur d'Alsace-Lorraine (c'était sous l'administration de M. de Mœller), désirant être agréable aux notables de X***, consentait à la réouverture de leur cercle ; mais à une condition...Quelle condition?...Mettez ici tous les adjectifs stupéfiants de Mme de Sévigné, et ajoutez-en une vingtaine d'autres. La condition, c'était que le commissaire de police cantonal serait, d'office, membre du cercle.. Vous jugez de l'effet avec le tour d'esprit français et nos mœurs sociales dont l'Alsacien est tout pénétré. Aucun trait plus que

celui-là ne pourrait faire ressortir l'incompatibilité absolue entre l'Alsacien et la domination allemande. Jamais ; non, jamais !...

J'avais déjà dit tout à l'heure : " Jamais " et voilà que je le répète. Mais jamais est-il un mot de la politique et de l'histoire ? Sur le point de quitter l'Alsace, j'ai eu un dernier entretien que je ne puis m'empêcher de rapporter.

MON DERNIER ENTRETIEN EN ALSACE.

J'étais allé faire une promenade dans le grand-duché de Bade. Le matin, j'avais pris le train à Fribourg pour gagner par Brisach la station frontière de Montreux, sur la ligne de Bâle à Paris. Un peu avant Dannemarie, avant-dernière station sur le sol alsacien-lorrain, un léger frisson de fièvre me saisit. Ce m'est un accident de voyage assez fréquent. Une tasse de thé bien chaude avec un peu de rhum, et je suis quitte. Je me résignai donc à descendre à Dannemarie et j'entrai à l'auberge située près de la gare, pour y prendre le thé en attendant le train suivant. C'était l'après-midi. Le soleil dardait. Un vieil homme à l'ombre d'un platane sciait des troncs d'arbres. De temps à autre, il quittait la scie pour fendre le bois. La hache pesait à son bras. Il poussait à chaque coup un : ah ! pénible ; car il avait bien dépassé soixante-cinq ans. Tout dans son air, tout dans sa personne respirait la soumission triste à la vie et le contentement de peu.

— Eh ! mon brave, lui crié-je, vous avez bien de la peine.

— Oh ! ce n'est pas la peine qui manque ; vous êtes de Paris à ce que je vois.

— J'en suis, et j'y retourne.

— Comment ça marche-t-il en France ? Paris fait-il toujours du tapage ? . . . A propos, et le duc d'Aumale ! C'est toujours lui qui commande à Besançon, n'est-ce pas ? Viendra-t-il bientôt à Belfort ?

— Mais non, dis-je, le duc d'Aumale n'est plus à Besançon. On l'a destitué. Est-ce qu'à Dannemarie on ne sait pas mieux ce qui se passe à Belfort et à Besançon ?

— Ah ! on l'a destitué ! (Et le vieux soupira.) Tout change donc toujours en France ! . . . Enfin, il est destitué ! C'est que j'ai fait campagne sous ses ordres en Afrique. Il était mon colonel.

— Ah ! vous étiez du 17e léger. Topez-là, vous êtes un vieux soldat de Louis-Philippe. Voulez-vous me faire le plaisir d'accepter un verre de rhum ?

— Ce n'est pas de refus... Je me rappellerai toujours la belle entrée qu'on a faite à Paris au 17e léger en 1841, quand nous sommes revenus d'Afrique. Les camarades de la garnison de Paris nous ont fameusement régalez... Beau régiment et beau colonel !... Ainsi le duc d'Au-

male ne commande plus à Besançon ? C'est dommage !... Philippe était un bon roi pour les mères... Je ne me doutais pas en ce temps-là que je mourrais Allemand."

Le mot critique était arrivé sur les lèvres du vieux. Je le saisis au vol, et je crus pouvoir cette fois faire mes questions à brûle-pourpoint :

" Et comment cela vous va-t-il avec les Allemands ?

—Peuh ! dit le vieux ; je touche à mes soixante-dix ans ; je gagne mon morceau de pain comme auparavant en travaillant à l'heure et en bricolant dans les fermes et dans cette auberge ; je vais bientôt mourir... Quel mal pourraient me faire les Allemands ? Et quand ce serait les Bédouins eux-mêmes, quel mal me feraient-ils ? "

Il me regarda alors d'un regard cauteleux, mais droit dans mes yeux pour chercher à deviner s'il pouvait se fier à moi, et il continua : " Les Allemands, après tout, je n'en dis pas de mal... Cela vous étonne peut-être... Que voulez-vous ? Quand on nous a dit que Dannemarie devenait prussien, d'abord je ne l'ai pas cru. Puis j'ai eu bien du chagrin pour beaucoup de causes ; premièrement par rapport à mes deux fils qui étaient dans l'armée française. Ils s'étaient battus à Wœrth et à Beaumont. Faits prisonniers à Metz, ils avaient été envoyés tous deux en Silésie. Rentrés chez nous, comment s'arrangeraient-ils avec les Prussiens ?

—Eh bien ? fis-je.

—Eh bien, ça n'a pas tourné comme je craignais."

Et le visage du bon fendeur de bois s'illumina d'un doux sourire sénile.

" Mes deux fils ont ce qu'il leur faut... On a exempté du service militaire allemand tous les Alsaciens-Lorrains qui avaient servi dans l'armée française... Mes deux fils avaient bien profité dans le temps à l'école. Ils mettent l'orthographe en français et en allemand. Ils savent leurs règles de calcul. Les Allemands ont donné à mon aîné un emploi bien payé dans les douanes. Mon cadet a ensuite attrapé une meilleure place encore dans les postes, une très bonne place ; et avec sa belle place, ensuite, voulant se marier, il a attrapé une belle femme, une fille des environs de Ribeauvillé, qui a du vignoble... Je ne puis pas dire le contraire ; mes deux fils sont heureux ; leur père mourra content. Pauvre France ! " Et levant son verre : " Allons, dit-il, à la France et à mon ancien colonel ! "

Je trinquai avec lui de bon cœur pour le premier toast ; je n'eus pas le courage de me récuser sur le second,

Le train que j'attendais en devisant arrivait en gare. La locomotive siffla. Je jetai un dernier adieu à cette apparition du lointain 17e léger. Tandis que le train m'emportait vers Belfort, je pensai aux paroles du fendeur de bois, et je me rappelai une aventure de la capti-

tivité de saint Louis en Egypte que conte Joinville. Un jour, Joinville vit un Sarrasin qui aborda le roi et lui parla dans le plus pur dialecte champenois. C'était là de quoi émerveiller Joinville que tout émerveille. Le mot de l'énigme était cependant des plus simples. Le Sarrasin parlait champenois naturellement, vu qu'il était de Provins. Il était venu en Egypte lors d'une précédente croisade et avait eu le malheur de tomber aux mains de l'ennemi. Il n'avait pas déplu aux mameloucks ; il avait acquis du bien ; il avait épousé une Sarasine qui se trouvait être une bonne femme ; il était devenu *grans riches home*. Charmé de rencontrer un compatriote sous l'habit musulman, Joinville, tout chaud, tout bouillant, l'exhorta à revenir avec lui au pays. A son grand scandale, le Sarrasin refusa net. En Champagne, il aurait été " pauvre " et probablement serf ; chez les mameloucks, il n'avait pas de seigneur, et il ne payait pas de droits féodaux. Il possédait les trois biens réels de ce monde : une bonne femme, un domaine qui prospérait, et la liberté de sa personne. Il jugeait par conséquent que Dieu est grand, et il n'était pas éloigné d'admettre que Mahomet est son prophète. Le cas du Sarrasin de Joinville n'est-il pas analogue à celui de mon interlocuteur de Dannemarie ? A six cents ans de distance, l'histoire, courant sa course, a affecté de la même façon l'âme de l'ancien soldat de l'armée d'Afrique, qui m'a dit naïvement son sort près des Allemands, et celle du Sarrasin champenois, rencontré par Joinville sur les bords du Nil.

A BELFORT.

Belfort, Belfort !...Taratata, taratata ! Rataplan, plan, plan ! Tambours, cloches et trompettes ! C'est dans les rues un mouvement, un tapage, une alacrité, une trépidation, un pétilllement de pantalons rouges !...L'étroite forteresse me paraîtrait bien morne, bien froide, bien étouffée, si j'arrivais de la Canebière, des Fossés de l'Intendance ou simplement du boulevard des Capucines. Mais j'arrive de Coblenz, et c'est aujourd'hui marché et foire à Belfort. Quelle vie ! Quel déhanchement ! Quel bruissement de tout ! Je me fais l'effet d'un mille-pattes qui, s'étant endormi dans l'épais feuillage d'un chêne massif, tombe tout à coup et s'éveille au beau milieu d'une haie d'aubépines, en plein vol d'alouettes.

De l'alouette gauloise, de l'aigle prussien, du léopard anglais, qui régnera sur les continents et sur les mers ? Hélas, ce n'est presque plus une question. Le léopard a la mer, et l'aigle de Prusse aura le continent. Il ne restera à la pauvre alouette que sa chanson. Mais va, pauvre alouette, tu seras bien vengée ; car le monde était autrement gai sous tes auspices, qu'il ne le sera avec l'aigle et le léopard.

J. J. WEISS.

1885 et 1886.

Tout transi, j'écoutais dans le froid de la nuit,
A l'an nouveau qui vient l'adieu de l'an qui fuit.

Vois mon œuvre, disait l'an qui va disparaître,
Compte, si tu le peux, ceux que j'ai moissonnés.
Dis, ces puissants du siècle et ces fronts couronnés,
De la tourbe des morts peux-tu les reconnaître ?

Comme un chêne tombé sous le fardeau des ans,
Vois ce penseur profond, cet immortel poète. (1)
De mon doigt souverain j'ai comprimé sa tête...
Je suis juste sans crainte et roi sans courtisans.

Ce soldat, le héros d'une guerre civile, (2)
Étonnant l'Ancien Monde en sauvant le Nouveau,
Sans gloire est descendu dans un sombre caveau,
Comme tous les obscurs que je fauche par mille.

Ce moderne Nabab, plus riche que les rois, (3)
Cet homme qui ployait sous l'or de cent fortunes,
Du pauvre n'entend plus les plaintes importunes,
Regarde son palais ! quatre planches de bois !

Hier j'ai fait tomber le jeune roi d'Espagne,
Que des lambris dorés du sombre Escorial
On vient de déposer dans son tombeau royal.
Frère, fais comme moi. Que la mort t'accompagne.

Oui, sans pitié de l'âge et sans respect du rang,
Balaie, ainsi que moi, cette poussière humaine,
Et du ciel irrité sombre vengeur, promène,
D'un hémisphère à l'autre, un glaive indifférent.

Et l'an nouveau disait à l'an qui fuit : Mon frère,
Après ta rude tâche et ton rôle éclatant,
Que reste-t-il à faire et quel travail m'attend ?
L'an qui fuit, répondit : Regarde vers la terre.

(1) Victor Hugo.

(2) Grant.

(3) Vanderbilt.

Vois là-bas vers le Nord un superbe Empereur,
Puissant dans les combats, fort par la tyrannie,
Qui, sous son sceptre, tient les rois de Germanie.
L'Ancien Monde à sa voix frissonne de terreur.

Couche dans le cercueil cette superbe tête.
N'est-ce pas un beau rôle ? En vain je l'ai tenté !
Cet obstiné vieillard un jour m'a résisté.
Mais toi, plus jeune, frappe, et que rien ne t'arrête.

Sur terre il est encor des penseurs et des rois,
Des esprits orgueilleux et des âmes hautaines,
Des financiers puissants, de hardis capitaines.
Contemple avec amour ce vaste champ d'exploits.

O frère, ne crains rien. La moisson sera bonne.
Pour que l'humanité survive à nos assauts,
Vois-tu, l'être éternel fait surgir deux berceaux
Pour chaque être créé que notre faux moissonne.

Ce globe aura toujours de pâles habitants.
Pour notre œuvre de mort partout germe la vie,
Afin qu'en notre ardeur toujours inassouvie,
Sans merci nous frappions jusqu'à la fin des temps.

Pourtant, dit l'an nouveau, de ma courte carrière
Puis-je par des bienfaits parfois marquer le cours,
Prolonger des humains les trop rapides jours,
Et sourire aux berceaux sans ouvrir une bière ?

Et s'il me faut frapper tous les fronts orgueilleux,
Puis-je épargner au moins l'humble bras qui travaille ?
—Frappe partout. De peur que ton cœur ne défaille,
Plane au-dessus du globe, un bandeau sur les yeux.

Adieu ! Fais ton devoir. Poursuis l'œuvre obstinée
De tes prédécesseurs à travers tous les temps.
Sous tes coups tiens toujours les humains palpitants.
A ce travail de mort bien courte est la journée !

Et transi, j'écoutais dans le froid de la nuit,
A l'an nouveau qui vient l'adieu de l'an qui fuit.

M. J. A. POISSON.

FILLE A MARIER ⁽¹⁾

PAR SALVATORE FARINA

X

Amalia ne savait plus que penser ; elle attendait chaque soir la visite de Federico, et chaque soir, elle ne recevait d'autre visite que celle de l'ingénieur.

Le sage Enea, déterminé, comme nous l'avons dit, à s'enflammer lentement et à ne pas prendre feu d'un seul coup, usait de mille ruses pour se rapprocher d'Amalia et lui communiquer peu à peu son calorique. La jeune fille lui faisait l'effet d'un bloc de glace rebelle à la fusion.

Malheureusement, dans les conceptions humaines les mieux combinées, il y a toujours une brèche par laquelle peut se glisser l'ennemi ; et, quand le pauvre Enea découvrait dans sa future une perfection non entrevue d'abord, un élément nouveau qui devait assurer la prospérité de sa descendance, alors il perdait la mesure et s'approchait trop du foyer. Il en résultait trois ou quatre petits incendies presque aussitôt éteints chaque soir, pronostic infaillible d'un autre véritablement terrible qui devait éclater plus tard.

Un soir, Federico vint ; il avait son air habituel, mi-sérieux, mi-railleur, et une sorte d'attitude compassée qui le rendait, si c'était possible, encore plus antipathique, d'après l'opinion d'Amalia, qui s'abstint toutefois de la manifester.

Toute la petite société était là ; on lui serra la main, on lui sourit, et on lui fit plus de fête qu'il ne le méritait en réalité, toujours d'après l'opinion intime d'Amalia, qui, forte des privilèges de son sexe, non seulement ne se leva pas, mais encore joua la distraction et dit à Enea :

“ Excusez-moi, je n'ai pas entendu ; vous me disiez ? ”

Enea, qui ne disait rien, prononça quelques mots qu'Amalia n'entendit pas, parce que, au même instant, Federico se présenta devant elle et la salua, sans pourtant lui tendre la main.

(1) De la *Revue Britannique*.

Amalia se débarrassa du salut comme d'un ennui et répéta à Enea :
 " Excusez-moi ; vous me disiez ? "

Mais, cette fois, l'ingénieur se tut, voyant que la jeune fille ne l'écoutait pas.

Non, elle ne l'écoutait pas ; elle approchait bien un peu la tête, allongeant le cou, comme un auditeur dont l'attention est surexcitée ; elle souriait comme la jeune fille la plus innocente du monde ; mais ses yeux inquiets démentaient son sourire.

" Il veut lire dans ma pensée et dans mon âme, se disait-elle ; il est venu exprès."

L'antipathique Federico expliquait précisément pourquoi il était venu pour deux bonnes raisons :

" *Primo*, parce qu'il désirait revoir ce cher docteur Rocco, et sa sympathique famille..."

" Sympathique ! pensa Amalia ; les allusions commencent..."

" *Secundo*, parce qu'il avait besoin du concours de ses deux vieux amis et de la signorina Amalia."

Quand elle entendit prononcer son nom, Amalia pria l'ingénieur de lui donner les pincettes pour remettre en équilibre un tison qui menaçait de tomber. L'ingénieur lui ayant tendu l'instrument demandé, Amalia s'en saisit vivement et remit le tison en place avec des précautions infinies.

" Les amis du cercle, disait Federico, ont eu l'idée de faire une bonne œuvre pour clore le carnaval ; c'est une idée de gens qui s'ennuient toute l'année et qui ne s'amusent guère pendant la semaine du mardi-gras. On veut installer une vente de charité dans le grand salon des Jardins ; nous avons déjà recueilli un certain nombre de dons ; j'en ai ici la liste, qui sera imprimée."

La liste des dons fit le tour de la société et arriva à Amalia.

" Votre nom manque, fit observer la jeune fille.

—Oui, signorina ; il manque encore.

—Et quels sont ces deux N... N..., dont l'un a donné un cheval de selle pour une loterie et l'autre deux lires en argent ?

—C'est un secret, répondit Federico.

—Quand on donne deux lires, dit Gioachino, on agit sagement en gardant l'anonyme ; mais celui qui se prive d'un cheval de selle ne devrait pas se soustraire à la reconnaissance, ne fût-ce que pour le bon exemple.

—Il y a cela de bon, riposta Amalia, c'est que les chevaux de selle ont quelquefois plus de jugement que leur maître et révèlent le secret. Je parie que demain tout Milan saura le nom du modeste donateur."

Federico regarda la jeune fille en face et dédaigna de réfuter cette assertion.

“ Pour mener à bien cette œuvre de bienfaisance, reprit-il tranquillement, il nous faut l'intervention de jeunes personnes de bonne volonté, disposées à remplir l'office de marchandes et à rester au comptoir.

—Seules ? demanda Tranquillina.

—Non, signora, escortées de beaux vieillards à cheveux blancs. Le plus grand attrait de notre fête doit consister en ce que la vente sera faite par les plus belles jeunes filles et par les plus beaux vieillards de Milan. Voilà pourquoi j'ai besoin de la signorina et de vous autres.”

Vous autres, c'est-à-dire Gioachino et Romolo. Ce dernier ne fit aucune objection ; mais Gioachino essaya de démontrer qu'il n'était pas encore en situation de jouer le rôle de vieillard à cheveux blancs, puisque les siens étaient gris ; mais Federico répliqua qu'on lui laissait la faculté de remédier à ce défaut par une perruque.

Amalia interrogea sa mère des yeux et accepta.

A chaque minute, la jeune fille se disait :

“ Une autre allusion ! Nous y voilà... Maintenant, il tire de sa poche la lettre que je lui ai envoyée et fait circuler à la ronde les définitions du dictionnaire, sous prétexte qu'il n'y a rien compris, mais, en réalité, pour vérifier ses soupçons dans mon trouble ; je lui ferai voir que je ne me trouble pas pour si peu. Qu'il ait le soupçon, c'est ce que je veux ; il n'aura jamais la certitude.”

Mais Federico passait d'un sujet à l'autre, interrogeait, ou répondait, ou restait silencieux à écouter, sans manifester même l'ombre de l'embarras dissimulé d'un homme qui a un rôle diplomatique à jouer.

Et, de même qu'Amalia ne faisait pas attention à lui, Federico ne faisait pas davantage attention à elle, et peut-être avec plus de naturel qu'elle ; les mots *antipathique*, *vain*, *inutile*, ou leurs opposés, qui, d'un moment à l'autre, semblaient devoir faire les frais de la conversation, ne venaient jamais ; si bien qu'Amalia fit son possible pour les amener sans en avoir l'air.

Elle y réussit deux ou trois fois au plus, mais avec peu de succès.

Pourtant, quand la conversation, comme toutes celles de la maison Trombetta, vint à tomber sur les faits divers du journal, Federico se mit à dire :

“ Ah ! j'oubliais de vous proposer un problème.

—Un problème ?

—Oui ; je l'ai en poche depuis deux jours et je n'y comprends rien. Le voici :

Il sortit de sa poche un journal, le déplia, et fit voir sur la dernière page quelques lignes emprisonnées entre deux traits au crayon rouge.

L'ingénieur Enea, l'homme auquel revenait de droit la solution des problèmes qui pouvaient affliger la société, prit le journal et lut :

“ *Revue de la Bourse.*—La semaine passée a été très agitée, à cause des nouvelles arrivées d'Espagne. Toutes les Bourses semblaient craindre une intervention des puissances ; presque toutes les valeurs baissent. L'italien a perdu un point à la Bourse de Paris. Les actions de la Banque résistent ; mais les actions industrielles sont soumises plus que les autres à la crise monétaire italienne. Quelques faillites des banques étrangères n'ont pas amélioré...”

Les faillites des banques étrangères n'avaient pas indubitablement amélioré le sort des créanciers et peut-être encore moins celui des faillis ; mais personne ne chercha à vérifier la chose, parce que l'ingénieur Enea s'était arrêté brusquement et levait la tête pour interroger, comme un écolier dans l'embarras.

“ Ici finit la marque du crayon, dit-il lentement, et elle recommence quelques lignes plus bas.”

Il se remit à lire à demi-voix, puis confessa qu'il n'y comprenait rien

“ C'est comme moi ! ” s'écria Federico.

Le docteur Rocco voulut voir le journal ; il réfléchit un moment, puis il dit :

“ Vous avez peut-être des actions industrielles, monsieur Federico ?

—J'en ai un certain nombre, en effet.

—Eh bien, quelque spéculateur rusé, qui a pour vous une grande sympathie, vous donne le conseil de vendre...”

Mais le docteur comprit presque aussitôt l'énormité de sa bévue et se reprit :

“ Non, c'est impossible ; les spéculateurs rusés n'ont de sympathies sérieuses que pour le gain.”

Soudain, Gioachino, qui s'était glissé derrière le docteur Rocco, poussa un cri aigu, et en même temps Romolo fit chorus.

“ Les points ! ” s'écria Gioachino.

—Les points ! ” répéta Romolo.

Et comme personne ne comprenait encore Gioachino fit le tour de la société avec le journal pour montrer quelques petits points noirs placés çà et là au dessous des mots, pendant que Romolo, sans bouger, expliquait :

“ Ces points désignent les lettres dont il faut tenir compte.

—Je commence déjà, dit Gioachino. par lire : “ Je t'aime,” et naturellement je ne veux pas en savoir davantage.”

Federico affirma que ce devait être une plaisanterie. Il prit le journal et lut tout haut, en réunissant les mots avec peine :

“ Je t'aime. Je t'attends mardi au bal de la baronne de C... ; n'y manque pas ; ne me torture pas en te cachant ; te voir et te dire mon amour sans que tu saches jamais qui je suis, voilà mon unique joie ! ”

Amalia haussa imperceptiblement les épaules.

“ La sottie ! murmura-t-elle de façon à être entendue.

— Il n’y a pas autre chose ? ” demanda Enea.

Federico rit d’abord, puis il répondit :

“ Rien autre chose ; c’est quelqu’un qui veut me voir au bal où je ne suis pas allé une seule fois pendant tout le carnaval, jouer le rôle de chercheur inquiet d’une belle inconnue. Ils sont capables de tout, les amis du cercle, pour passer un bon moment. Mais je ne tombe pas dans le panneau ; le piège est trop grossier.

— Pauvres gens ! Aie pitié d’eux et vas-y, ” dit Enea.

Gioachino fit une observation :

“ Moi, je ne trouve pas que ce soit un piège, et, si c’était un piège, il ne serait nullement grossier. Remarquez bien que si l’idée est banale, la forme est droite ; les amis du cercle n’auraient pas pris tant de précautions ; ils se seraient contentés d’écrire tout bonnement une lettre anonyme. Crois-moi, tes amis du cercle n’y auraient pas mis tant de façons. Pour moi, quoique le fait soit peu important en lui-même, il est clair que la forme est irréprochable, que c’est très habile ; mais ce n’est pas un piège.

— Ce ne peut être un piège, certifie Romolo, c’est certainement une femme qui écrit... une femme qui a ses raisons pour se cacher, je ne dit pas lesquelles, mais nous nous comprenons... les lettres sont toujours dangereuses, l’écriture contrefaite est comme la photographie... ce n’est pas vous, mais c’est toujours quelqu’un qui vous ressemble. As-tu remarqué la bande du journal ?

— Verte, couleur de l’espérance, répondit Federico ; l’adresse était écrite en lettres imprimées, coupées avec des ciseaux et collées à la gomme.

— Tu vois ! s’écrièrent en chœur Romolo et Gioachino.

— C’est aujourd’hui mardi ; le bal de la baronne commencera dans une heure. Si tu cours tout de suite chez le coiffeur et de là à la maison, tu arriveras encore à temps pour choisir un bon poste d’observation. Puisqu’il s’agit de découvrir ta belle inconnue, il est indispensable que tu te trouves là le premier pour la deviner d’après les regards qu’elle promènera autour d’elle en entrant, car sa première préoccupation sera de te chercher. Aussitôt qu’elle t’aura vu, sa diplomatie féminine défiera ton astuce masculine et tu n’y comprendras plus rien.”

Ce conseil judicieux lui était donné par l’ingénieur Enea, qui aurait volontiers mis son ami à la porte pour l’envoyer au bal de la baronne.

Mais Federico ne sortit que quand il devint évident qu’il était trop tard pour courir chez le coiffeur, de là à la maison et de la maison au bal.

“ Quelle besoin avait-il de me faire comprendre qu’il ne va pas chez la baronne ? se demanda Amalia.

—A quoi penses-tu ? lui dit sa mère.

—Je pense au cheval de selle de M. Federico.

—Tu crois que c'est lui, le donateur inconnu ?

—Je ne le crois pas, j'en suis sûre. Je l'ai deviné !”

Elle resta encore un moment pensive ; puis, jetant dans le vide un regard de pitié, accompagné d'une petite moue de dédain, elle répéta trois fois :

“ Sotte ! Sotte ! Sotte !”

XI

Federico retourna le lendemain chez les Trombetta, certain (c'était lui qui le disait) d'y rencontrer l'ami Enea. Il voulait prier l'ingénieur de venir visiter les fouilles en cours d'exécution dans sa propriété des bords du lac de Puriano, où, au lieu des trésors enfouis pendant les guerres de l'Empire, on trouvait chaque jour des marmites, les unes plus vides que les autres.

Federico était convaincu que ce *cher* ingénieur (il ne l'appelait pas autrement) saurait lui dire, rien qu'en les regardant, à quelle sorte de cuisine avaient bien pu servir ces ustensiles, qui mettaient à la torture l'imagination des cuisiniers du voisinage.

Le prétexte était bon, et Amalia n'y aurait rien trouvé à redire si Federico n'eût devancé de deux bonnes heures le moment habituel de l'apparition quotidienne d'Enea.

La jeune fille était sûre que cette visite était pour elle seule, ni plus ni moins. Que voulait-il lui dire ? Probablement quelque impertinence polie. Dans cette hypothèse, elle se proposa de rester au salon sans ouvrir la bouche, pour ne pas lui fournir l'occasion d'arriver à ses fins.

“ Vous cherchez donc un trésor ? demanda le terrible docteur avec une politesse où perçait la raillerie ; est-ce un gros trésor au moins ?

—Non, répondit Federico, c'est un petit trésor.”

Le docteur Rocco lança un coup d'œil à sa fille qui simulait la distraction, comme pour lui dire : “ Attends, je vais te l'arranger !”

Puis il reprit :

“ Vous perdez ainsi votre temps à faire rechercher une bagatelle ? Vous ne savez donc pas...

—Pardon, interrompit Federico, que voulez-vous que je fasse de mon temps ? Si l'on pouvait perdre plusieurs heures de la journée comme on perd un mouchoir, croyez-vous que beaucoup de gens se baisseraient pour les ramasser ?

—Parmi les amis de monsieur, il n'y en aurait guère !" s'écria Amalia avec impétuosité.

Mais voyant un sourire de satisfaction sur les lèvres du jeune homme, elle ajouta d'une voix tranquille :

" Il y a pourtant en ce moment des gens à qui les journées semblent trop courtes.

—Ils sont bien heureux ceux-là !" répliqua Federico.

Et il n'en dit pas davantage, comme s'il eût deviné l'intention d'Amalia et qu'il fût satisfait de l'avoir obligée de sortir de son mutisme.

Amalia aurait bien voulu revenir à sa première résolution et ne plus ouvrir la bouche, mais la tentation l'emporta ; elle avait commencé à parler, elle devait finir.

" Si je dis *les amis de monsieur*, je l'exclus naturellement lui-même. J'imagine qu'il n'est pas de ceux qui, après avoir réussi à passer deux heures sans regarder la pendule, s'écrient joyeusement : " Oh ! en voilà encore deux de passées ! " .

—Excusez-moi, répondit doucement Federico, je suis précisément de ceux-là. Et d'ailleurs, l'ouvrier, après sa journée de fatigue, votre père lui-même ici présent, n'en disent-ils pas autant ?... Et vous, signorina, ne remerciez-vous pas le dernier roman qui donne des ailes aux heures éternelles de l'après-midi ? "

Le docteur Rocco prit la parole ; ses sourcils froncés n'annonçaient rien de bon.

" La comparaison est inexacte, grommela-t-il ; que vient faire là-dedans *votre père ici présent* qui a la goutte, qui a un bras invalide, qui a un gonflement de la rate ? L'ennui est fait pour les gens bien portants ; je ne m'ennuie pas, moi ; je sais que je suis ici pour servir de cible aux colères célestes, et je joue mon rôle en règle, sans me plaindre. Quant à Amalia...

—L'ouvrier, interrompit la jeune fille, après sa journée de fatigue, dit ceci : " Mon travail est terminé, le pain de ma famille est gagné, mes enfants ont un jour de plus."

—C'est évidemment une consolation qui a son prix, riposta Federico en riant ; mais tous ne peuvent avoir une famille.

—Dites que tous ne veulent pas. La famille, c'est l'amour, et les gens qui s'ennuient ne sont pas capables d'aimer.

—Vraiment ? demanda Federico, et pourquoi ?

—L'ennui est une forme de l'égoïsme.

—Oh ! oh !

—Parfaitement ; une certaine aridité de cœur est nécessaire pour ne pas travailler quand on rencontre à chaque pas tant de besoins, pour ne pas aimer quand on entend les gémissements de tant de douleurs... Qui travaille et aime ne s'ennuie jamais...

—C'est incontestable.

—Et par conséquent, qui s'ennuie est capable d'aimer.

—La déduction est fausse, signorina.

—M. Federico a raison, dit Tranquillina, qui avait écouté toute cette conversation dans un coin de la chambre ; toi, ma fille, tu raisonne-rais bien si tu n'exagérais pas tes idées. Tu veux être juste, mais tu perds la mesure et tu deviens trop absolue."

Amalia eut le bon esprit de rire, puis elle ajouta :

"Oui, mais je ne dis pas ce que je pense ; ces messieurs du cercle, à l'exception naturellement de M. Federico, ne doivent pas être absolus dans leurs idées, parce que, probablement, ne pensant jamais, ils n'ont pas d'idées. Ces messieurs ennuyés sont comme de grands enfants. Et tu sais, maman, à quoi ils me font penser, quand ils regardent la pendule et qu'ils disent en bâillant : "Quelle chance, encore une heure de passée !"

—A quoi vous font-ils penser, signorina ? demanda Federico avec une courtoisie railleuse.

—Aux écoliers qui jettent en l'air leurs casquettes et crient : "Bravo ! le maître est malade, nous avons congé !"

Federico courba ironiquement la tête sur sa poitrine et resta quelques instants absorbé comme s'il cherchait à comprendre, puis il dit :

"Expliquez-moi... le maître malade sera le temps perdu dans l'oisiveté... est-ce bien cela ? La comparaison me plaît. Si, à votre âge, vous parlez avec autant de philosophie, que sera-ce plus tard ?"

Amalia comprit le sarcasme, mais n'y put répondre parce qu'au même instant Federico, imaginant je ne sais quel prétexte, prit congé et s'en alla.

"Qu'est venu faire ce fainéant ? dit le docteur Rocco. L'affaire des fouilles était certainement un prétexte..."

Et, comme personne ne lui répondait, il ajouta :

"Fainéant tant que vous voudrez, je ne sais pas ce que j'éprouve devant lui... mais il me plaît, voilà."

Amalia pensait : "L'affaire des fouilles était un prétexte, mais alors pourquoi donc est-il venu ? Je l'irrite, je le vois bien ; il avait sa petite vengeance en poche, et il est parti sans avoir pu la sortir... Quelle vengeance peut-il avoir pu imaginer ? Son inconnue qui le tente, ou une autre, peut-être ? Et que m'importe à moi, celle-là ou d'autres !"

XII

"... Ne trouves-tu pas un *t* ? dit Romolo qui se promenait de long en large dans la chambre.

—Il n'y a pas un seul *t* dans toute la période, répondit Gioachino ;

il me semble impossible d'écrire une période entière sans un seul t ! Ils sont capables de tout, ces journalistes... Ah ! en voici enfin un... et voici l'o d'amato... Continue."

Romolo dicta :

Che non te vidi martedì passato.

Pendant que Gioachino écrivait sur le journal avec les lettres d'une *Revue de la Bourse*, Romolo s'arrêta brusquement pour se pencher sur les épaules de son ami ; presque aussitôt il s'écria :

" Tiens, voilà que je fais des vers sans le vouloir !..

Devi sapere, Federico amato,
Che non te vidi martedì passato. (1)

Ce sont deux hendécasyllables, ni plus ni moins.

—Ni plus ni moins, répéta Gioachino ; mais continuons.

—" Parce que mon mari soupçonneux m'a empêchée d'aller au bal, mais j'ai toujours pensé à toi ; je me disais : à cette heure il me cherche ! J'étais jalouse de toutes les plus belles. Qui sait ? Peut-être as-tu cru m'avoir vue et es-tu affligé maintenant de sortir de ton erreur ! Triste pensée ! Et dire qu'à ce masque qui me donne des tortures si cruelles je dois l'unique bonheur de ma vie, le bonheur de pouvoir te crier sans honte et sans remords : *Federico, te amo.*"

Romolo, en dictant ces derniers mots, éclata de rire.

" Bravo ! bravissimo ! s'écria Gioachino ; tu as fait un chef-d'œuvre, c'est moi qui te le dis !"

Puisque Gioachino le disait, il ne devait pas y avoir le moindre doute, et il était généreux de sa part de saisir au vol la première occasion qui se présentait à lui d'offrir à son ami une parcelle de sa gloire.

Car il faut savoir, si déjà le lecteur ne l'a pas deviné, qu'à lui seul, Gioachino Poma, appartenait l'idée d'écrire à Federico en mettant des points sous les lettres du journal, idée ingénieuses, idée spirituelle, bien que la chose fût de " peu d'importance"... comme Gioachino en convenait lui-même, par modestie, bien entendu.

" Je te dis, moi, que tu as fait un chef-d'œuvre ; et, à présent que tu l'as fait, explique-moi pourquoi notre inconnue doit dire qu'elle n'est pas allée au bal..

—D'abord, répondit Romolo en souriant, parce que nous ne sommes pas sûrs que Federico n'y soit pas allé ; je ne le crois pas, pour mon compte ; mais, dans le doute, notre belle inconnue courait risque de le voir s'il n'y était pas, de ne pas le voir s'il y était... voilà pourquoi elle est restée à la maison...

(1) Tu dois savoir, Frédéric aimé, que je ne te vis pas mardi passé.

—La précaution est bonne ; mais Federico n'est pas allé au bal, c'est bien certain.

—Dans cette hypothèse même, il vaut mieux que notre inconnue soit restée à la maison avec son mari ; une femme jeune et belle, même lorsqu'elle est anonyme, donne d'elle une très mauvaise opinion en écrivant, par exemple : “ Cruel, tu n'es pas venu, je t'ai attendu en vain.” En outre, Federico aurait persisté à y voir le piège des amis du cercle.

—C'est clair... et même s'il n'est pas allé au bal, c'est la lettre qu'il attend.

—Suppose maintenant que la curiosité l'ait emporté et qu'il soit allé au bal en cachette.

—Il attend ou de l'inconnue ou des amis du cercle une lettre conçue à peu près ainsi : “ O joie ! O délire immense, je t'ai vu ! ” Et, ne recevant ni délire ni joie, il ne craint plus que ce soit une farce, il mord à l'hameçon, s'échauffe au jeu, fait la cour à toutes les femmes qui fréquentent les salons de la baronne de C... et qui sait s'il ne vient pas sérieusement amoureux !

—C'est cela ! s'écria Romolo, précisément cela ; mais il y a autre chose encore...

—Quoi donc ?

—Écoute : chez la baronne, il y a des jolies femmes, mais il n'en manque pas de laides. Supprime celles-ci, supprime ensuite celles qui sont trop mûres, puis celles qui sont notoirement fidèles à leur mari ; laisse également de côté celles qui, sans être ni mûres, ni laides, ni fidèles à leur mari, ne plaisent pas à Federico ; fais maintenant le compte ; combien en reste-t-il ? Les soupçons de Federico, s'il est allé au bal, s'arrêteront sur un chiffre restreint...

—Sublime ! s'écria Gioachino saisissant l'idée au vol. “ Est-ce la signora A ou la signora B ? ” Pendant que dure sa perplexité, arrive la nouvelle lettre ; la belle inconnue n'était pas au bal. Et Federico, après s'être avancé avec la signora A et avec la signora B qui étaient au bal, commence à penser à toutes celles qui n'y étaient pas.

—Et s'il n'est pas allé au bal, il s'informe de toutes les femmes mariées qui y étaient, et de toute façon devient assidu aux soirées de la baronne pour prendre note de chaque beauté nouvelle qui arrive, et dans chacune il lui semble reconnaître le second chapitre de son roman ; et en attendant il se divertit, si même il ne devient pas amoureux, si même il ne devient pas heureux... parce que d'une chose naît l'autre, et que de l'ennui seul naissent les mauvais desseins.”

Gioachino, enchanté, répéta que Romolo et son idée étaient sublimes, plia lui-même le journal, y colla l'adresse à la gomme et les deux amis sortirent bras dessus, bras dessous, pour mettre leur chef-d'œuvre à la poste.

— Tu n'as pas pensé à une chose ? s'écria tout à coup Gioachino.

— A quoi ? demanda Romolo en se plantant au milieu de la rue.

— Où imagines-tu que doit finir ta petite intrigue ?

— Diavolo !... Je ne me l'imagine pas... je n'y ai pas songé.

— Je m'en doutais... tu n'y a pas songé ! Mais moi j'y songe, et je dis que cela pourra bien finir par un drame."

En émettant ce lamentable pronostic, le petit Gioachino souriait avec désinvolture.

L'honnête Romolo restait immobile, anéanti ; il lança à son ami un regard de reproche et se retourna instinctivement, comme pour revenir sur ses pas et reprendre le journal ; mais se rappelant à temps que les boftes aux lettres sont aussi inexorables que complaisantes, il continua son chemin sans manifester sa pensée.

Il était sincèrement affligé ; pour le consoler, Gioachino lui dit :

— Toutes les belles dames qui ont un mari sont entourées d'une douzaine au moins de beaux jeunes gens qui n'ont pas de femme ; tu auras mis une armée de plus autour d'une forteresse assiégée, voilà tout ; or tu sais très bien que les forteresses modernes ne se laissent pas prendre d'assaut, elles se rendent par famine ou par trahison. Il est donc très probable que Federico commencera par forcer à la retraite un prétendant arrivé aux dernières parallèles, et qui aurait peut-être triomphé demain. Et le mari sur lequel pèse la sentence... capitale, te dira merci, parce qu'il te sera redevable de quelques semaines de répit."

Ces considérations et d'autres, y compris celle qu'il n'y avait pas de remède, rassurèrent notablement la conscience troublée de Romolo.

Ce soir-là, Amalia, en lui présentant la tasse de café, lui demanda s'il avait vu M. Federico, et Romolo, qui y pensait précisément, quoi qu'il fût à côté de Tranquillina, répondit en demandant le pourquoi de cette question.

— Il sera ici tout à l'heure, dit la jeune fille avec un sérieux ironique.

— Comment le savez-vous ?

— Ne l'écoutez pas, dit Tranquillina, c'est une petite folle incorrigible, ma fille ; elle s'est mis en tête, je ne sais pourquoi, que M. Federico ne peut pas la voir en peinture, et qu'il n'aura pas de repos tant qu'il n'aura pas trouvé l'occasion de le lui dire. A l'entendre, chaque fois qu'il vient ici, il n'a pas d'autre but ; toutes les paroles qu'il prononce sont le commencement d'une phrase impertinente de très difficile construction. N'est-ce pas une folie ? "

Romolo pensait que la voix de Tranquillina résonnait dans son cœur comme une musique antique dans une vieille cathédrale ; il répondit mélancoliquement qu'en effet c'était une folie, une folie impardonnable.

“ Merci bien, dit Amalia ; d'ailleurs je suis sûre qu'il viendra aujourd'hui...le voici...je reconnais sa manière de sonner.”

C'était lui, en effet.

Il entra, s'assit, causa de choses et d'autres, ne dit aucune impertinence, ne fit aucune allusion à quoi que ce fût, si bien qu'Amalia finit par lui demander :

“ Et votre inconnue ?

—Elle écrit toujours.”

Romolo et Gioachino ne soufflaient mot.

Le jeune homme déplia un journal et lut lentement, avec le ton nonchalant d'un homme ennuyé :

“ Je t'ai vu ! Quelle fête pour mon cœur ! ”

—Tu te trompes ! s'écria Gioachino imprudemment en jetant un regard sur son complice.

—Je ne me trompe pas, c'est écrit.

—Gioachino veut dire, corrigea Romolo, que, si tu n'est pas allé au bal, ton inconnue n'a pas pu te voir, et qu'il doit y avoir une équivoque,

—Il n'y a pas d'équivoque, c'est écrit.”

Et il lut jusqu'au bout une lettre dans laquelle *la fête du cœur* de l'inconnue était ornée des plus belles fleurs de rhétorique.

Le docteur Rocco fit pour son compte l'observation que, s'il y a au monde tant de sots qui n'ont ni goutte, ni catarrhe, ni bras invalide, ni même le plus petit dégât au pyllore, cela sert probablement à témoigner de la toute-puissance du dieu (avec un petit *d*) auquel tout est permis.

Gioachino et Romolo étaient littéralement figés ; ils étaient tombés dans une méditation profonde comme un abîme.

“ Si vous n'êtes pas allé au bal, c'est une plaisanterie, dit Tranquilina.

—Je suis allé au bal, répondit Federico ; mais c'est une plaisanterie tout de même.”

En sortant de chez les Trombetta, Gioachino dit à Romolo :

“ J'ai deviné qui a écrit cette lettre.

—Moi aussi...Amalia !

—Précisément ; cela ne pouvait venir à l'esprit d'aucune autre personne ; elle ne sait pas que l'inconnue c'est nous, et se croit sûre de ne pas être découverte ; mais pourquoi continue-t-elle la plaisanterie ?

—Pour lui faire accroire que c'est véritablement une plaisanterie, tandis qu'elle est persuadée du contraire.

—Ah ! oui, pour mortifier la vanité de ce Federico qu'elle *ne peut souffrir*, pour punir la stupidité de l'inconnue et venger son sexe...elle est toujours la même, tu le vois bien. Sa mère a raison : cette jeune

filles a le jugement d'une femme, mais elle en abuse jusqu'à faire des enfantillages ; elle est juste jusqu'à la tyrannie, jusqu'à l'injustice ; quand elle juge et condamne, elle n'est pas contente tant qu'elle n'a pas exécuté la sentence.

—Pauvre Enea ! s'écria soudain Gioachino.

—Tu veux dire *pauvre Federico !* ” corrigea Romolo.

Mais voyant le sourire malicieux de son ami, il réfléchit un instant, puis releva la tête et dit :

“ Tu as peut-être raison ; pauvre Enea ! ”

Comme il ne devait jamais exister entre eux le moindre malentendu, Gioachino s'empressa d'expliquer de quelle manière il fallait comprendre cette commisération, et il se trouva que Romolo avait bien compris.

Gioachino disait :

“ Tant qu'Amalia ne pourra souffrir Federico et sentira la déman-gaison de le lui faire savoir, tant qu'elle voudra le haïr et en être haïe, la plus belle fille de l'univers ne trouvera jamais le temps de prendre feu pour un autre.”

Romolo qui était passé maître en littérature mélancolique, ajouta sentencieusement, mais sans ombre de vanité :

“ L'amour se suffit à lui-même ; il a cent yeux, cent oreilles, cent langues, mais il est aveugle, sourd et muet dans son égoïsme généreux... les sentiments mauvais n'entrent pas dans une âme envahie par l'amour.

—Amalia, conclut Gioachino, ne se rappelle même pas qu'il y a au monde un ingénieur célibataire qui s'appelle Enea.”

Et ainsi devint lumineux pour les deux hommes ce qui déjà paraissait clair à chacun d'eux isolément, à savoir que l'infortuné Enea était vraiment à plaindre.

Restaient encore deux questions insolubles :

Pourquoi Federico avait-il lu seulement la lettre envoyée par Amalia et n'avait-il pas soufflé mot de l'autre qui la contredisait ?

Pourquoi, n'étant pas allé au bal, ce qui était notoire, avait-il dit y être allé ?

Une même réponse fut trouvée aux deux questions. Federico ne voulait pas qu'Amalia, qui avait manifesté son dépit contre l'inconnue en la traitant ouvertement de “ sottie ”, pût soupçonner que c'était une farce de ses amis du cercle—Ce dont lui ne pouvait plus douter.

Et de tout ce développement de petits sentiments sortait indistincte une idée, que les deux vieux amis aussi se traduisaient mutuellement par des expressions dubitatives, en se poussant le coude : “ Qui sait ? On ne sait jamais... peut-être ? On a vu des choses si drôles ! ”

(A continuer.)

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE.—Langage commercial artificiel.—Nouveau générateur d'électricité.—
Le pyrophore.—Les mangeurs d'argile.—Alliages à l'aluminium.—Eclairage
des chars par l'électricité.—Musique dans le désert.

L'idée de créer un langage commercial universel pour faciliter les relations internationales a gagné beaucoup de terrain depuis trente ans en France aussi bien qu'en Allemagne et en Autriche. Quoique les linguistes mettent en question la possibilité de composer une langue artificielle qui ait quelque valeur, et quoi que les écrivains littéraires nient l'opportunité d'une telle langue, des esprit pratiques disent avec raison que nous vivons dans l'âge de la vapeur et de l'électricité, que de sérieux et nouveaux besoins surgissent chaque jour, et qu'à cette époque où de si grandes choses se sont déjà accomplies, ce qui paraît une impossibilité un jour devient une merveilleuse réalité du lendemain.

Personne ne songe plus, cependant, à créer ou à adopter une langue destinée, comme le grec et le latin, à devenir un organe universel pour les sciences et les lettres ; non, ce rêve a été abandonné depuis longtemps. Mais puisque les diplomates ont adopté un langage universel commun pour les relations internationales, pourquoi nos voyageurs et nos hommes d'affaires ne prendraient-ils pas des moyens de communication simples et pratiques, qui leur permettraient d'entrer directement en relation avec les maisons de commerce du monde entier ?

Advienne l'établissement de ce langage commercial universel, et les voyageurs pourront se faire comprendre dans les différents pays, et le même journal commercial pourra être lu et compris dans tous les centres de production et de consommation.

Quant à adopter l'une ou l'autre des langues européennes comme langage commercial universel, il n'y faut pas songer ; deux objections surtout feront toujours rejeter cette idée comme étant inadmissible : il y a d'abord le chauvinisme, la rivalité entre les différentes races, que l'on ne parviendra jamais à faire disparaître entièrement ; il y a ensuite les difficultés de toute nature que présente l'étude de ces langues. Comme le faisait remarquer dernièrement le général Faidherbe dans une étude sur le programme français de colonisation, les complications du verbe empêcheraient, à elles seules, les populations des colonies d'apprendre les langues européennes.

Les premières tentatives qui ont été faites pour la création d'un

langage artificiel universel, remontent à Descartes (1) et à Leibnitz (2). Depuis, bien des efforts de science et de patience ont été dépensés inutilement pour résoudre la question, et parmi les cinquante ou soixante systèmes qui ont été mis en avant pendant les deux derniers siècles, on n'en pourrait trouver un seul qui ait une valeur vraiment pratique.

Mais voici qu'un polyglote allemand, M. Schleyer, de l'île de Mainau, dans le lac de Constance, vient finalement de réussir, après vingt ans de travaux assidus, et de trouver la solution de ce problème par la création d'un système auquel il a donné le nom de *Volapük*, de *vola*, universel, et *pük*, langage.

En empruntant aux différents idiômes européens certains traits caractéristiques, M. Schleyer a combiné un langage extrêmement simple, parfaitement coordonné et très harmonieux. Pour les racines il a eu recours à toutes les langues européennes, mais particulièrement aux idiômes romans et teutoniques, et parmi ceux-ci, à l'anglais surtout.

Quoique les publications de M. Schleyer ne datent que de 1881, les partisans du Volapük se comptent aujourd'hui par milliers dans les différents Etats de l'Europe. Cinquante-trois sociétés ont été organisées pour favoriser sa propagation, et cela, non seulement en Allemagne, patrie de son auteur, mais aussi en Autriche, en France, en Belgique, en Hollande, en Suède, en Angleterre, aux Etats-Unis et même jusqu'en Syrie.

Tous ceux qui comprennent le teuton et le roman peuvent facilement apprendre le volapük en une couple de mois. La grammaire est très simple. Tous les noms sont masculins, sauf ceux qui désignent spécialement des êtres féminins. Le verbe, l'adjectif et l'adverbe dérivent du même nom par l'application de règles faciles. Tous les adjectifs se terminent en *ik*. Exemple : *Nul*, nouveauté ; *nulik*, neuf.

Il n'y a qu'une déclinaison et la conjugaison des verbes présente le caractère le plus simple.

L'article n'existe pas dans le volapük.

Le nom se décline. Prenons, par exemple, le mot *dom*, maison :

Nominatif, *dom*, la maison.

Génitif, *doma*, de la maison.

Datif, *dome*, à la maison.

(1) DESCARTES, célèbre philosophe et mathématicien français, né en 1596, mort en 1650.

(2) LEIBNITZ, savant philosophe et mathématicien allemand, né en 1646, à Leipsick, (Saxe), mort en 1716.

Accusatif, *domi*, la maison.

Le pluriel des noms, pour tous les cas, est formé par l'addition d'un *s*.

L'ADJECTIF.—Ainsi qu'il est dit plus haut, l'adjectif est formé par l'addition de *ik* au nom. Exemple : *dom*, maison ; *domik*, domestique.

L'ADVERBE est formé de l'adjectif, en ajoutant un *o*. Exemple : *domik* ; *domiko*, domestiquement. III

LES PRONOMS, qui se déclinent comme les noms, sont : *ob*, je ; *ol*, tu ; *om*, il ; *of*, elle ; on ajoute un *s* pour le pluriel : *obs*, *ols*, *oms*, *ofs*. Les pronoms possessifs sont formés par l'addition de *ik* aux pronoms personnels : *obik*, *olik*, *omik*, *ofik* ; *obsik*, *olsik*, *omsik*, *ofsik*.

LE VERBE.—Les verbes dérivent des noms. *Pük* signifie langue, d'où vient le verbe *pükon*, parler ; pour désigner les différentes personnes, on ajoute le pronom au radical : *pükob*, je parle ; *pükol*, tu parles ; *pükom* ou *pükof*, il ou elle parle ; *pükobs*, nous parlons ; *pühols*, vous parlez ; *pükoms* ou *pükofs*, ils ou elles parlent.

Les temps sont formés en faisant précéder le radical d'une des lettres *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Exemple : *pükob*, je parle ; *apükob*, je parlais ; *epükob*, j'ai parlé ; *ipükob*, j'avais parlé ; *opükob*, je parlerai ; *upükob*, j'aurai parlé.

On peut voir, d'après cela, que la grammaire est des plus simples.

Je donne ici, comme exemple de cette langue universelle, la traduction littérale de l'Oraison Dominicale :

Obsik fat kel binol in süls . Olik mem pasanukomös ;
 Notre père qui êtes aux cieus, que votre nom soit sanctifié ;
olik kinän nakokomös ; olik vil jenamös su
 que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur
tal äslik in süs . Givolös obes tudel obsik bodi
 la terre comme au ciel. Donnez - nous aujourd'hui notre pain
delik ; e forgivölös obes obsik nofs äslik
 quotidien ; et pardonnez - nous nos offenses comme
forgivobs utes kels obis enofons ; e no obis
 nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; et ne nous
letölös pabevikodön fa tenüd , sod delivolös obis de
 laissez point succomber à la tentation, mais délivrez - nous du
bad . Jenosöd .
 mal. Ainsi soit-il.

De nombreux ouvrages ont été composés pour l'étude de cette langue universelle. En même temps que sa grammaire, M. Schleyer a publié

un dictionnaire volapük-allemand qui renferme 13,000 mots, et les deux ouvrages en sont déjà à leur quatrième édition. Des éditions abrégées de la grammaire ont été publiées en latin et dans toutes les langues d'Europe, ainsi qu'en chinois et en nama, le dialecte des Hotentots. Enfin on est en train de préparer des dictionnaires volapük-français anglais-italiens-hollandais et hongrois qui paraîtront sous peu.

Deux journaux sont également publiés en volapük, dont un, le *Volapükbled*, avec la traduction en regard, et l'autre, le *Volapükaklubs*, entièrement en volapük.

Lors de l'Exposition universelle de 1889, un congrès de volapükistes doit se réunir à Paris et il aura certainement un grand retentissement dans le monde entier.

Il est plus que probable que l'étude du volapük entrera sans tarder dans le programme de toutes les écoles commerciales, et même fera partie de l'enseignement général, car son importance pratique n'échappera à personne. Jusqu'ici, ceux qui s'occupent du commerce international, soit à endroit fixe, soit surtout comme voyageurs, ont été obligés d'apprendre péniblement les langues qui sont parlées dans les différents pays, et que, le plus souvent, ils parviennent à baragouiner d'une manière à peine intelligible, ou bien ils ont dû recourir à l'intermédiaire des interprètes, ce qui présente de graves inconvénients. J'ai connu un jeune homme que ses parents désiraient placer à Anvers, pour le lancer dans le haut commerce. On lui fit entendre que, pour faire quelque chose de bon, il fallait qu'il connût ou apprît, outre le français, le hollandais et l'allemand qu'il possédait, l'anglais, l'espagnol, le portugais, l'arabe, le danois, et que sais-je encore ? Que d'années précieuses à perdre dans l'étude insidieuse de tous ces idiômes ! Au contraire, si le volapük était adopté dans tous les pays, chacun pourrait s'en tenir à sa propre langue maternelle et à ce langage artificiel, dont l'étude présente une telle simplicité, que quelques mois de travail suffiraient pour le posséder convenablement.

J'aurai probablement à revenir sur ce sujet important, lorsque je me serai procuré quelques renseignements qui me manquent aujourd'hui.

* * *

La science électrique vient de faire un nouveau pas considérable dans la production de l'électricité. M. Edison disait, il y a un peu plus d'un an, que le fluide n'acquerrait réellement un emploi pratique comme pouvoir moteur, que lorsqu'on serait parvenu à le produire directement du charbon, et il ne doutait pas qu'on y arrivât bientôt (1).

(1) Voir livraison d'avril, page 245.

Or M. J. A. Kendall, de Middlesborough, vient de découvrir le moyen de produire l'électricité par l'oxydation du charbon et sans l'intervention des machines à vapeur. La batterie est basée sur le phénomène de l'hydrogène traversant le platine à la température du rouge ; les deux pôles sont représentés par deux feuilles de platine, l'une exposée à l'hydrogène et l'autre à l'oxygène. Ces feuilles sont arrangées en forme de tubes concentriques fermés par un bout et séparés par du verre fondu. L'hydrogène est fourni continuellement au tube intérieur pendant que tout l'appareil est maintenu à une haute température au moyen d'un fourneau chauffé au coke, au gaz ou avec un liquide combustible. L'absorption de l'hydrogène par le platine est accompagnée de la production de l'électricité et le courant se dégage par des fils métalliques communiquant avec les tubes de platine. Un fait curieux, cependant, c'est qu'aussi longtemps que les deux tubes ne sont pas en communication par le circuit métallique, le passage de l'hydrogène se fait lentement, mais aussitôt que le circuit est complet, le passage s'accroît subitement et se maintient d'une manière stable avec la plus haute intensité.

Dans le cas d'une batterie composée de plusieurs éléments, le même fourneau peut servir pour chauffer toute la série ; alors les éléments sont mis en communication pour la quantité et pour l'intensité, comme dans la batterie voltaïque.

M. Kendall donne comme pouvoir électro-moteur d'une cellule ou élément, 0.7 volt (1), ce qui est beaucoup moins que l'unité théorique d'un couple à hydrogène et oxygène ; la différence de l'énergie dégagée par la combinaison, paraît être développée sous forme de chaleur sur la surface du tube à oxygène et sert à maintenir la température de l'appareil.

Quand la batterie est en marche, l'hydrogène, en passant par le tube intérieur, est, pour ainsi dire, filtré, dégagé des autres produits gazeux de la combustion avec lesquels il était mêlé, et ceux-ci peuvent être utilisés après la séparation, pour alimenter le fourneau. Ceci est un fait important en ce qu'il permet de conduire le travail avec un producteur de gaz consistant en hydrogène et oxyde de carbone et d'arranger la batterie dans un espace très restreint, les gaz provenant du chauffage des cellules pouvant servir à alimenter le producteur. Avec le nouveau générateur, tout ce qui est requis, pour maintenir la batterie en activité, consiste en un chauffage régulier et un peu d'eau.

L'inventeur compte qu'une tonne de coke employée pour chauffer la batterie, y compris le producteur d'hydrogène donnera au moins trois fois autant d'énergie électrique qu'on n'en obtiendrait avec la même

(1) Voir livraison de novembre, page 694.

quantité de combustible employée pour faire marcher la machine à vapeur et les aimants. Il espère pouvoir appliquer son invention à l'éclairage électrique. Dans les maisons ou établissements privés, on pourrait employer le gaz pour faire marcher une lampe incandescente, et pour une production considérable, on ferait simplement usage des combustibles ordinaires, coke, charbon.

Ceux qui ont eu occasion de visiter l'établissement de la compagnie électrique, qui ont vu tous ces appareils, ces machines puissantes qui alimentent les quelques lampes que l'on rencontre par-ci par-là, dans la cité de Montréal, comprendront de quelle importance sera cette nouvelle invention dans l'extension de l'emploi de l'électricité, si elle réalise les avantages considérables qu'elle semble promettre.

* * *

Tous mes lecteurs connaissent probablement les lucioles, autrement dit, les vers luisants et les mouches à feu, qui abondent dans nos prairies et dans nos bois. Il existe au Mexique un insecte qui jouit aussi, mais à un degré bien plus puissant, de la propriété de dégager une lueur phosphorescente. On l'appelle le pyrophore (de deux mots grecs, *pyr*, feu, et *pherein*, porter). Le pyrophore est un ver luisant, d'un pouce environ de longueur. Il y a autant de différence entre la lumière dégagée par cet insecte remarquable et le ver luisant ordinaire, qu'il y en a entre une lampe électrique et une bougie. Dans une des dernières réunions de l'Académie des Sciences de Paris, on a présenté à l'appréciation des membres une assiette à moitié remplie d'eau dans laquelle il y avait une demi-douzaine de pyrophores, et bien que la salle fût inondée de la lumière du soleil, les insectes brillaient comme autant de diamants étincelants. Ces insectes merveilleux, provenant des forêts du Mexique, sont les premiers du genre qui aient été vus en Europe, et leur apparition a causé une certaine sensation.

Quand la lumière projetée par le ver s'affaiblit, il suffit de le remuer pour la raviver, ou bien de le plonger dans l'eau.

On rapporte que les Indiens du Mexique emploient le pyrophore pour s'éclairer le soir, et que quelques-uns suffisent pour illuminer convenablement une chambre. Quand ils sont à voyager de nuit, ils en mettent un sur chacun de leurs pieds, ce qui suffit pour éclairer leur route et pour leur permettre d'éviter de marcher sur les reptiles venimeux qui abondent dans les forêts des régions tropicales. Les dames mexicaines les achètent des Indiens, les mettent dans de petits sacs transparents et en garnissent leurs cheveux ou s'en font des colliers. L'effet de ces parures est splendide, et comme on peut s'en procurer une douzaine pour quelques sous, les plus pauvres même

peuvent s'en passer la fantaisie. D'ailleurs, ces insectes peuvent vivre assez longtemps si l'on en prend soin ; on les nourrit avec du sucre de canne.

Un pyrophore placé sur la page d'un livre permet de lire avec facilité dans les ténèbres de la nuit.

* * *

Dans beaucoup de contrées, certaines argiles ont été employées, de temps immémorial, sous forme de nourriture.

Les argiles sont essentiellement formées de silice, ou acide silicique, et d'alumine, ou oxide d'aluminium ; en un mot c'est un silicate d'alumine, retenant des quantités d'eau variables, coloré avec un oxyde métallique, le plus souvent avec l'oxyde de fer ou le manganèse. Elles se présentent en masses amorphes, c'est-à-dire sans forme déterminée, douces et onctueuses au toucher, et sur lesquelles l'ongle laisse une trace luisante comme sur le savon quand il le raye. Elles adhèrent à la langue, et forment avec l'eau une pâte fine et plastique susceptible de prendre toutes les formes voulues. La terre de pipe et le kaolin, ou terre à fabriquer la porcelaine, en sont des types parfaits. Quelques espèces de terres comestibles, comme dans le cas du tripoli, sont formées de coquillages fossiles, microscopiques, d'innombrables infusoires d'eau douce.

Comment l'homme en vint-il à avoir recours à une telle nourriture ? C'est ce que l'on ne pourrait dire, mais les mêmes circonstances ont dû conduire aux mêmes résultats des peuples qui existaient dans des régions si diverses. "L'habitude de manger des quantités considérables de terre, dit le savant naturaliste Guibourt, comme un complément nécessaire à une alimentation insuffisante, est presque universellement répandue parmi les sauvages de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Asie et de l'Océanie." Les Ottomacs, peuple de l'Amérique du Sud, consomment régulièrement une livre à une livre et demie de terre par jour, ce qui satisfait leur faim sans nuire à leur santé. Parmi les Indiens des bords de l'Amazone, l'argile fait partie de la nourriture même quand les autres aliments sont en abondance. La terre comestible est vendue sur les marchés de la Bolivie, et il en est une espèce qui est très recherchée des Péruviens. D'après les voyageurs, les nègres de la Jamaïque n'ont recours à l'argile que quand il y a disette d'autre nourriture, mais ils la mangent sans répugnance. Au contraire, les nègres transportés de Guinée en Amérique, recherchent d'abord une terre analogue à celle à laquelle ils étaient habitués dans leur patrie, et, ne la trouvant pas, ils ont recours à la terre de pipe.

Dans le royaume de Siam, les femmes et les enfants sont des man-

geurs de terre. A Java, les naturels font une espèce de gâteau avec une argile ferrugineuse que les hommes mangent quand ils veulent se faire maigrir et que les femmes emploient pendant la période de leur grossesse. La terre comestible est un article de commerce dans le Tonkin et dans l'empire d'Annam.

Il est donc ici question d'une coutume très répandue et que nous retrouvons sous toutes les latitudes, depuis l'équateur jusqu'aux régions polaires septentrionales, en Guinée, dans la Nouvelle-Calédonie, à la Terre de Feu, et c'est une habitude qui s'est même perpétuée parmi quelques-uns des descendants des anciens navigateurs portugais : " Il y a encore des femmes en Portugal, dit Guibourt déjà cité, qui mangent avec plaisir l'argile rouge de Boucaros ; " et il ajoute : " Je ne pense pas qu'une coutume aussi généralement répandue ait seulement pour effet d'apaiser momentanément la faim sans qu'on y trouve réellement quelque nutrition. Il est tout probable, au contraire, que l'instinct de la conservation a fait connaître à ces misérables peuples des espèces de terres qui contiennent une certaine quantité de substances organiques dérivées de détritux végétaux, et que ces substances contribuent à les soutenir dans les mois de l'année pendant lesquels les autres aliments deviennent insuffisants." Ce raisonnement paraît très plausible, et si ces peuples continuent l'emploi d'une quantité d'argile plus modérée pendant les temps d'abondance, il n'y a pas de doute que c'est pour perpétuer le souvenir d'une ressource qui peut être du plus grand secours à un moment donné.

Les naturels des colonies hollandaises de Java et de Sumatra soumettent la terre comestible à une préparation particulière. Ils en font une pâte avec de l'eau, en séparent les matières étrangères et la roulent en feuilles minces, tout comme nos ménagères qui font des biscuits de ménage, puis ils découpent ces feuilles en morceaux qu'ils font cuire dans une poêle. Ces petits gâteaux se roulant par l'action du feu, ressemblent à des morceaux d'écorce. Leur couleur est ardoise ou brune. Quelquefois aussi, la feuille est coupée de manière à représenter des formes d'hommes, d'animaux. Cette singulière préparation a une légère odeur aromatique qui masque la saveur terreuse.

* * *

Dans sa proclamation au sujet de la Fête-des-Arbres, le gouverneur du Kansas dit que dans cet Etat trouvé dépourvu d'arbres par les premiers colons, il y a actuellement vingt millions d'arbres fruitiers et pas moins que deux cent mille acres de forêts, le tout ayant été planté par le peuple. Il ajoute que l'on a constaté un accroissement considérable des pluies, ce qui est prouvé par les plus vieux météorologistes de l'Etat. Cette augmentation de pluies est sans aucun doute due à la plantation des arbres, et la fertilité du pays en a grandement profité.

* * *

L'administration des chemins de fer de Francfort-sur-le-Main, en Allemagne, a fait récemment des expériences de l'éclairage des trains par la lumière électrique qui, suivant les rapports qui en ont été faits, ont donné les résultats les plus satisfaisants. Le train servant aux expériences était composé d'un wagon de première, de seconde et de troisième classe et d'un wagon à bagages contenant, dans un compartiment spécial, la machine dynamique et les accumulateurs. L'appareil, du type de Moehring, avait une vitesse de 700 tours à la minute communiquée au moyen de poulies et de courroies par l'axe des roues, quand la vitesse du train était de 42 milles à l'heure. Quand le train était en pleine marche, les lampes demeuraient en communication tandis que les accumulateurs étaient chargés ; mais quand la vitesse descendait à 18 milles à l'heure, les lampes étaient mises hors de circuit et le courant était fourni par les accumulateurs, un appareil automatique spécial réglant son intensité. Pendant le jour, les lampes étaient mises hors de circuit, et les 26 accumulateurs étaient chargés par la machine alors que le train était en marche.

Le train était éclairé par douze lampes incandescentes dont deux pour le wagon à bagages, deux pour la troisième classe, quatre pour la seconde et quatre pour la première.

Ces expériences, dit un témoin oculaire, démontrent la possibilité pratique d'éclairer les trains par l'électricité, la lumière était parfaitement stable pendant le trajet et aux diverses vitesses, et même pendant les temps d'arrêt aux stations : au moment des arrêts seulement, il se produisait quelques oscillations. Comme tout est réglé automatiquement, la main de l'homme n'est nécessaire que pour la mise en marche. Les expériences ont été continuées pendant six semaines, après lesquelles tout fut trouvé en parfait état. Le prix de revient de la lumière est estimé à dix centimes (deux cents) par heure et par lampe.

**

Un voyageur français raconte qu'une des choses les plus curieuses et les plus intéressantes qu'il observa dans un voyage qu'il fit à Tombouctou, l'une des villes principales de la Nigritie en Afrique, fut une espèce de musique exécutée par le sable. En traversant le désert, il n'était par rare qu'il entendit un bruit sourd et prolongé, assez semblable au son d'une trompette, venant des collines de sable qu'il traversait. Il est facile de comprendre que cet étrange phénomène donna d'abord quelque anxiété à notre entreprenant Français, mais bientôt il se rassura en se rendant compte de la cause de ce bruit qui l'avait effrayé au premier moment. Il observa en effet que les grains de sable brûlant placés les uns sur les autres étaient dans un mouvement continu. Le frottement des grains les uns contre les autres produisait une espèce de musique, et quand, après s'être entrechoqués, ils retombaient pour ne plus remuer, le bruit cessait.

OCT. CUISSET.

CHRONIQUE DU MOIS

Voilà encore une année qui s'achève ; c'est le moment de jeter un coup d'œil en arrière et de se demander quel profit ou quel préjudice le pays tirera des événements qui se sont accomplis pendant ces douze mois ; il est bon pour les peuples d'établir, à certaines époques, le bilan de leur politique, comme les commerçants dressent le bilan de leurs affaires. Que de fautes seraient évitées, si les hommes que la confiance de leurs concitoyens porte à la tête du gouvernement de leur pays, se livraient seulement chaque année, avec une entière bonne foi, à un examen de conscience sans parti pris, se rendant compte du fort et du faible des mesures ordonnées, approfondissant les causes de chaque événement, en étudiant les résultats immédiats comme les conséquences éloignées, et gravant dans leur esprit, pour éviter de les renouveler, les fautes que l'erreur, la passion ou l'ignorance des véritables intérêts du peuple leur ont fait commettre ! Il est vrai que le pays où les hommes d'état tiendraient semblable conduite réaliserait un idéal qui n'est pas de ce monde !

Quoiqu'il en soit, si jamais gouvernement eut besoin de jeter sur sa politique un coup d'œil rétrospectif, pour apprendre, des leçons du passé, à se garder contre les fautes de l'avenir, c'est bien le ministère de Sir John Macdonald ; et le malheur est précisément qu'il semble ne pas vouloir se livrer à cet examen ! Les membres qui le composent, aveuglés, les uns par l'esprit de parti le plus étroit, les autres par un amour insensé du pouvoir, ne cherchent qu'à se faire illusion, et à se tromper sur les déplorables résultats de leurs actes ; bien mieux, ils ne négligent rien pour engager le pays à leur suite dans la voie coupable où le fanatisme politique et religieux les a engagés avec leur chef.

Les malheureux événements dont le Nord-Ouest a été le théâtre, au printemps, sont la suite d'une série de lourdes fautes accumulées par les gouvernements qui se sont succédé à Ottawa depuis quinze ans. La Puissance n'était pas entrée en possession de ces pays que déjà on adoptait, à l'égard des populations qui les habitaient, une politique déplorable.

Les Métis étaient les premiers occupants civilisés de ces vastes espaces ; ils les connaissaient jusque dans leurs retraites les plus éloignées ; ne disposant d'aucune ressource, ils avaient su, cependant,

mettre en valeur quelques parcelles de leur immense domaine ; sans aucuns débouchés pour leurs produits, puisque la Compagnie de la Baie d'Hudson, abusant de son monopole, s'en était constituée le seul acheteur, les Métis avaient réussi, cependant, à assurer leur existence et à amasser de petites fortunes, grâce auxquelles, si il n'y avait pas de richesse, la misère était du moins inconnue dans l'Assiniboine et sur les bords de la Saskatchewan. Le gouvernement canadien avait donc là d'excellents ouvriers, tout prêts pour l'œuvre de la colonisation et de l'exploitation en grand de sa nouvelle acquisition.

Au Nord-Ouest, il y avait encore les Indiens qui se considéraient aussi comme légitimes propriétaires du sol ; ne vivant que de la chasse, la mise en culture du pays allait les priver de leur seule ressource d'existence, en amenant la disparition du buffle ; comme l'a dit lord Lansdowne dans un récent discours, " tout en ne discutant pas la question du titre qu'ils prétendaient avoir aux terres du Nord-Ouest, il est certain que ces gens possédaient tout au moins un droit moral à recevoir un traitement équitable de ceux qui allaient répandre dans le pays le flot irrésistible de la civilisation devant lequel ces races primitives devraient céder le pas et reculer."

Qu'aurait-on dû faire ? Il fallait à tout prix se concilier la population métisse pour agir par elle sur les Indiens, et prévenir ainsi chez eux les éclats du désespoir auquel ils se livreraient certainement en voyant, comme ils l'ont dit depuis, les blancs s'enrichir d'année en année, et eux, au contraire, devenir de plus en plus pauvres.

Se concilier les Métis, tâche bien facile, pour peu qu'on eût réellement voulu atteindre ce but ! Il suffisait de leur reconnaître leurs anciens droits et de leur conférer des titres de propriété en bonne forme pour les terres qu'ils occupaient ou dont ils prétendaient être les possesseurs ; il en serait resté, pour les nouveaux maîtres du pays et pour les immigrants, plus qu'ils n'auraient pu en absorber pendant plusieurs générations !

Il fallait se servir de cette merveilleuse population, la diriger, lui apprendre à connaître les ressources que notre civilisation pouvait mettre à la disposition de son travail pour en doubler promptement les fruits ; il fallait compléter son instruction, et développer les facultés de ces hommes " qui combinent la vigueur, la force et l'amour des aventures, naturels au sang indien qui coule dans leurs veines avec la civilisation, l'instruction et la force intellectuelle." Voilà la ligne de conduite qu'on devait adopter à leur égard.

A l'endroit des Indiens, la situation était beaucoup plus compliquée. Inutile de songer à les astreindre aux lois du travail qui régissent les peuples civilisés, et, cependant, il était indispensable d'assurer leur existence ; concilier leurs goûts de vie nomade et indépendante avec

les exigences de la colonisation était pour ainsi dire impossible ; le mieux était de s'adresser aux Métis qui, comme l'a dit lord Dufferin, "avaient déjà proclamé dans les tribus l'évangile de la paix, de la bonne volonté et du respect mutuel, avec des résultats également avantageux au chef sauvage dans sa loge et au colon dans son chantier." Nuls mieux qu'eux ne pouvaient servir d'ambassadeurs entre la race sauvage et le gouvernement ; ils auraient interprété les exigences de la civilisation à ces rudes habitants de la prairie et fait connaître à Ottawa, avec les besoins de la race sauvage, ses susceptibilités et ses préjugés qui ont été si souvent inutilement froissés.

Cette politique simple et sage ne présentait qu'un inconvénient, elle eut été équitable ; elle n'aurait ni servi les ambitions mesquines de fonctionnaires qui voulaient se donner des airs de satrapes au petit pied, ni permis de se donner librement cours à certains appétits qui ne voyaient dans les riches territoires du Nord-Ouest qu'une proie facile à saisir ; il aurait fallu, en un mot, renoncer à certaines spéculations inavouables dont le projet se forma du jour où le Nord-Ouest devint une des provinces de la Puissance. Pour le malheur du Canada, ceux qui avaient conçu ces beaux projets surent se faire écouter dans les conseils du gouvernement ; les haines de races et l'esprit de fanatisme firent le reste ; toujours est-il que, comme les Métis occupaient quelques-unes des meilleures terres, on fit tout pour les en chasser et on les en chassa ; on les considéra comme un peuple conquis ; Sir Garnet Wolseley, aujourd'hui lord Wolseley, les traita de "bandits et de lâches" ; au lieu de reconnaître leurs droits, on oublia à leur égard les prescriptions les plus élémentaires de la justice.

A la spéculation vinrent, comme nous venons de le dire, se joindre les haines de races ; on s'en allait disant tout haut qu'il fallait empêcher l'élément français de refaire dans l'Ouest une seconde province de Québec. Il serait long de dresser la liste des actes de déprédation, des expulsions violentes, des persécutions de toutes sortes dont les malheureux Métis ont été victimes pour assurer le triomphe de la domination anglaise.

L'histoire des dix dernières années a été refaite trop souvent depuis quelque temps, et le journal *l'Etendard* publie sur ce sujet, en ce moment même, des études trop intéressantes pour que nous ayons la pensée d'entreprendre ce récit à notre tour ; ce que nous avons voulu montrer, c'est combien il eut été facile, en s'inspirant du simple bon sens et de l'équité la plus élémentaire, non seulement d'éviter les désastres qui ont marqué la malheureuse année 1885, mais de donner au Nord-Ouest la paix, et aux peuples qui l'ont toujours habité, une prospérité qu'ils n'ont plus connue depuis que la Confédération est entrée chez eux.

A-t-on au moins changé de ligne de conduite depuis la dure leçon

du printemps ? Hélas ! non, et c'est là ce qui nous faisait dire, en commençant, combien il serait désirable que nos hommes d'état fissent, de bonne foi et sans parti pris, un retour sur eux-mêmes.

On a si peu changé de conduite que, depuis un mois, nous avons assisté à la publication de deux documents qui contiennent précisément les principes les plus délétères de la déplorable politique qui a été suivie et son apologie la plus attristante. L'un est la lettre de l'honorable M. Chapleau à ses électeurs de Terrebonne, l'autre est le mémorandum justificatif de l'exécution de Riel, par Sir Alexander Campbell, ministre de la Justice.

Nous retrouvons dans ces deux documents les mêmes idées fausses sur la situation des Métis, les mêmes mensonges sur leurs actes, les mêmes basses calomnies contre ceux qui ont pris en mains les intérêts de nos compatriotes ! Il n'y a qu'une différence, ce n'est plus un peuple de lâches et de bandits, ce sont des insurgés et des criminels, qui ne méritent même pas de circonstances atténuantes ; si le dernier qualificatif n'y est pas, la pensée se lit à chaque page entre les lignes des deux documents. Que penser en effet d'une population qui prend les armes contre le gouvernement de son pays sans avoir de griefs sérieux ? car dans le droit nouveau inauguré au Nord-Ouest, chasser les gens de leurs propriétés, ne constitue pas à leur profit un grief sérieux contre le gouvernement qui les dépouille.

En même temps qu'étaient publiés les deux documents ministériels, le journal le *Star* livrait à la publicité un intéressant manuscrit de Riel intitulé : "Les Métis", et Monseigneur Taché, archevêque de Saint-Boniface, écrivait un remarquable mémoire sur "la Situation."

Loin de nous la pensée de vouloir mettre en parallèle ces deux pièces importantes du grand procès qui s'instruit tous les jours devant l'opinion publique ; Monseigneur l'archevêque de Saint-Boniface, outre l'autorité que sa parole puise dans le caractère sacré dont il est revêtu, est un esprit trop élevé, trop clairvoyant, joignant à une grande modération dans l'expression de sa pensée un amour trop ardent de la vérité et la disant tout entière avec trop de fermeté, tout en sachant conserver envers l'autorité les ménagements qui lui sont dûs, pour que nous attachions la même valeur et que nous comparions même le mémoire de Riel à celui que Sa Grandeur a consacré à "la Situation !"

Les deux œuvres, cependant, quoique la situation de leurs auteurs soit absolument différente, quoique les points de vue où ils se sont placés pour envisager la condition du Nord-Ouest ne soient pas les mêmes, en arrivent dans leurs appréciations de la politique suivie par le gouvernement, sinon dans la forme du moins dans le fond, à des conclusions absolument semblables, si bien qu'il est impossible de ne pas en être frappé.

Riel fait un récit des événements, Monseigneur Taché en dégage la philosophie ; et tous deux constatent la persécution, le manquement aux engagements, la présence de fonctionnaires indignes, l'éloignement de ceux qui auraient été aptes à faire de bons administrateurs, les avertissements donnés au gouvernement et dédaignés par lui, les mauvais traitements infligés aux Indiens, l'envahissement de la spéculation, la mauvaise foi des uns, l'aveuglement des autres et finalement la fièvre du désespoir s'emparant de ces malheureuses populations poussées à bout par des années de provocations.

Riel conclut en disant :

“ En résumé de deux mots, la conduite du gouvernement de la Puissance est opposée, autant que possible, au droit des gens. C'est une force en guerre ouverte avec l'inviolabilité des traités, comme les arrangements qu'elle a faits avec les Métis en 1870, semblent avoir été conclus dans le but de capturer leur bonne foi, d'entrer ainsi paisiblement dans leur pays pour leur demander alors la bourse ou la vie.”

Les conclusions de monseigneur Taché sont semées à chacune des lignes de son remarquable mémoire, il serait par conséquent difficile de les condenser en une citation ; mais elles peuvent se résumer à ceci : que si dans les régions gouvernementales on continue à se payer d'explications qui rejettent sur les Métis et les Indiens, ou sur Riel tout seul, la faute de ce qui s'est passé, nous pouvons dans un avenir prochain nous attendre à d'autres troubles et à de nouveaux désastres.

Ainsi, voilà un homme de Dieu, un de ceux qui sont sur la terre tout à la fois les représentants de la bonté et de la justice infinies ; voilà un homme qui, de l'aveu unanime de ses concitoyens, joint à la haute influence que doit lui donner sa dignité ecclésiastique, une connaissance approfondie du pays ; voilà l'apôtre de ces populations métisses et indiennes qui dit depuis dix ans au gouvernement : Vous vous trompez, vous êtes dans une voie mauvaise, la plupart de vos fonctionnaires sont de mauvais administrateurs, vous avez tort de ne pas reconnaître aux Métis des droits qu'ils avaient bien avant que vous eussiez la moindre autorité sur leur pays ; vous ne tenez pas à l'endroit des tribus indiennes la conduite qui convient à un gouvernement civilisé à l'égard d'une race inférieure ; prenez garde, votre politique est dangereuse, il ne faudra pas être surpris si un jour le désespoir envahit ces Métis que vous privez de leurs conditions d'existence, ces Indiens auxquels vous enlevez leurs prairies et leur indépendance, et auxquels vous n'avez envoyé pour toute compensation que des agents démoralisateurs !

Malgré la garantie que ces avertissements prenaient dans sa bouche, malgré son patriotisme bien connu, l'auguste prélat n'a pas été écouté, les événements lui ont donné tristement raison ; après la

tempête, il vient renouveler ses prières et ses objurgations, il cherche dans son cœur et dans son esprit les arguments les plus propres à émouvoir ceux auxquels il s'adresse, et cette fois encore il ne serait pas écouté ! Nous ne pouvons pas le croire.

Monseigneur Taché n'est pas seul d'ailleurs à avertir le pays des fautes commises et des déplorables conséquences que pourrait avoir leur renouvellement. Plus d'une voix autorisée a constaté les mêmes défaillances et de cette constatation a tiré des conclusions identiques à celles du vénérable archevêque.

Longtemps l'opinion publique, si lente à s'émouvoir dans notre pays, est restée sourde à tous ces avertissements ; il a fallu, pour la secouer de sa torpeur, la catastrophe du printemps et le lugubre drame de Régina.

Depuis lors, un long cri de réprobation s'est fait entendre d'un bout à l'autre de la province de Québec, toutes les âmes canadiennes-françaises ont été profondément troublées en apprenant ce qu'ont souffert et ce que souffrent encore des compatriotes par le fait du gouvernement de leur pays ; les abus sont si criants que ceux des Anglais qui ne sont pas aveuglés par l'orangisme et les haines de races ont dû reconnaître la nécessité des réformes demandées.

Et c'est devant un pareil mouvement d'opinion, que Sir John Macdonald et ses ministres continueraient impassibles à savourer les douceurs du pouvoir et à se payer de mots, écrivant des documents apologetiques de leur conduite dans l'affaire du malheureux Riel, faussant l'histoire à plaisir, traitant de récidivistes et de criminels de malheureux Métis cent fois moins coupables que ceux qui les ont poussés à bout par dix années de dénis de justice ; et, s'imaginant, comme le dit Monseigneur Taché, avoir satisfait à leurs devoirs de ministres en s'écriant : " C'est Riel qui est la cause de tout le mal, c'est lui qui a tout fait ; il a payé son crime de sa tête, maintenant le pays est en sûreté ! "

Ce serait à désespérer de l'avenir de notre pays et de notre nationalité, ce serait à croire que la Providence nous abandonne !

Le Canada, grâce à Dieu, ne présente pas à l'œil de l'observateur attentif de symptômes d'une décadence prochaine ; la race canadienne-française, en particulier, est animée d'une vitalité qu'on ne rencontre pas souvent à un aussi haut degré dans notre siècle de démoralisation, sa merveilleuse puissance de reproduction en est le plus magnifique témoignage ; malheureusement il lui manque encore un organe essentiel qui évite bien des fautes aux peuples qui le possèdent ; il n'y a pas au Canada d'opinion publique, ou du moins on n'y connaît, ni la puissance, ni l'usage de cette force qui, dans les pays de gouvernement constitutionnel, lorsque se présentent de ces graves circonstances, où les intérêts les plus sérieux sont en jeu, tantôt entraîne, tantôt arrête

les chefs d'état et leur dicte une ligne de conduite dont tout leur bon ou tout leur mauvais vouloir ne leur permet pas de s'écarter.

Si il y avait une opinion publique au Canada, Riel n'aurait jamais été exécuté en dépit du fanatisme orangiste et de la coupable faiblesse des trois ministres français. Le cri de réprobation qui est sorti, le 16 novembre, de toutes les consciences révoltées aurait poursuivi Sir John et ses collègues depuis le procès de Régina, et aurait empêché de mettre à exécution une sentence que les jurés avaient pour ainsi dire infirmée en recommandant le condamné à la clémence du pouvoir ; jamais, en tout cas, une opinion publique fortement constituée n'aurait toléré que l'échafaud s'élevât avant que la question de folie n'eût été pleinement et impartialement élucidée. Il faut être habitué à cette absence de contrôle de l'opinion qui existe au Canada pour comprendre comment le ministère a pu oser passer outre à ce sombre point d'interrogation de la monomanie de Riel en se contentant d'un semblant d'enquête, fait on ne sait pas au juste par qui, et dont les conclusions sont encore aujourd'hui ignorées de tous ceux qui ne sont pas dans la confiance des secrets ministériels.

Si il y avait eu une opinion publique au Canada, la situation au Nord-Ouest n'aurait jamais pu en venir à ce point que, pour émouvoir le pays, il a fallu la révolte du printemps... Les faits n'étaient cependant pas ignorés ; Monseigneur Taché vient encore de nous le dire : " Des hommes distingués par leur caractère, leur position et leur expérience ont tenté, à maintes reprises, de donner des suggestions et des renseignements utiles, on a presque invariablement repoussé tout ce qu'ils désiraient faire connaître. On n'a rien accepté en dehors des données fournies par les documents préparés dans les offices du gouvernement, et, je regrette de le dire, souvent ces informations auraient dû être les seules repoussées." Croit-on qu'en Angleterre, par exemple, si le gouvernement avait fait la sourde oreille à des avertissements émanant de personnages comme Monseigneur Taché, l'opinion publique n'aurait pas pris l'affaire en main, réclamé une enquête et fait rendre justice à qui de droit ?

Si il nous est permis, après tant de voix autorisées, de donner un conseil à nos concitoyens, nous leur dirons que telle est la grande leçon qu'ils ont à tirer des événements de cette malheureuse année 1885. L'absence d'opinion publique est la cause de la plus grande partie des maux dont le Canada vient de souffrir ; grâce à Dieu, la situation n'est pas sans remède ; mais il y a une importance capitale à faire, sans retard, disparaître la déplorable lacune qui constitue la plus grande imperfection de nos mœurs politiques actuelles.

Les élections sont finies en Angleterre et si leur résultat a trompé bien des espérances, il faut reconnaître cependant qu'il est conforme aux prévisions de ceux qui ont su apprécier froidement la situation politique actuelle de la Grande-Bretagne. La victoire n'est restée ni aux torys ni aux libéraux ; ce sont les Irlandais, sous la conduite de M. Parnell, qui semblent devoir jouer le rôle du troisième larron de la fable ; non qu'ils puissent prétendre au ministère ou même à la majorité dans le nouveau parlement, mais ils donneront, par l'appoint des voix dont ils disposent, la majorité à celui des deux partis avec lequel ils marcheront ; il nous semble inutile d'ajouter qu'ils se rallieront à qui saura les contenter ; c'est en ce sens que nous les croyons appelés à jouer ce rôle de troisième larron ; eux seuls nous semblent destinés à tirer profit, pour leurs aspirations nationales, du résultat des élections.

La situation, il faut l'avouer, est grave pour les Anglais ; l'unité de l'empire est en jeu, il n'y a pas à se dissimuler que seule l'indépendance de l'Irlande donnerait complète satisfaction aux désirs de la Ligue nationale Irlandaise ; elle se contenterait bien d'obtenir une condition analogue à celle du Canada, mais il faut reconnaître que ce qui peut être excellent à beaucoup de points de vue pour une colonie située à quinze cents lieues de l'autre côté de l'Océan serait probablement fort dangereux pour l'Angleterre, si elle l'accordait à l'Irlande dont elle n'est séparée que par un étroit canal. Il n'y a pas à Dublin que des aspirations nationales, il y a aussi des éléments révolutionnaires que l'Angleterre a l'obligation, pour sa sécurité personnelle, de surveiller de très près, le férianisme est un danger permanent ; quelle action le cabinet britannique conserverait-il pour l'enrayer et le combattre si l'Irlande devenait complètement ou presque complètement indépendante ?

En dehors de la question purement politique, il y a aussi à Dublin la question agraire que les hommes d'Etat anglais ne peuvent pas envisager sans une profonde anxiété. La proclamation d'indépendance ne serait-elle pas suivie de la dépossession pure et simple des *landlords* ? N'avons-nous pas déjà lu une lettre du député de Killarney à ses constituants où il recommande aux tenanciers de ne pas payer leurs fermages parce que le parlement irlandais qui va être constitué expulsera les *landlords* de leurs terres sans leur donner aucune indemnité ?

Pour tout homme d'Etat anglais, au-dessus de la question de parti, il y a l'unité de l'empire et de la couronne britanniques qu'il faut avant tout sauvegarder. Aussi l'émotion est-elle grande dans le monde politique de la Grande-Bretagne ; tous sentent qu'il est impossible de laisser plus longtemps en suspens cette interminable question irlandaise ; tous comprennent la nécessité d'accorder certaines satis-

factions à la ligue nationale. Lord Salisbury et M. Gladstone préparent chacun leur projet pour l'introduction du *home rule* en Irlande ; la presse a beaucoup parlé des concessions que le chef du parti libéral compte faire à M. Parnell ; les intentions du chef du cabinet anglais sont moins bien connues, mais il n'y a aucun doute que tous deux, aussi bien dans l'intérêt de la couronne britannique que du triomphe de leur parti, chercheront, tout en donnant au parti national irlandais la plus grande somme de satisfactions possible, à maintenir avant tout l'unité de l'empire britannique ; nous ne croyons pas pour notre part qu'aucun des deux partis puisse, même pour obtenir ou conserver le pouvoir, accorder à l'Irlande l'indépendance qui est au fond des désirs de la ligue nationale ; notre opinion du reste est que M. Parnell, qui a su imposer à son parti pendant toute la campagne électorale une discipline remarquable, saura faire taire les exagérés et les impatients quand il aura obtenu, pour son pays, une certaine somme d'autonomie locale.

Comme l'a dit un éminent journaliste français :

Ce sera une question de mesure, une question qui consistera à calculer ce que l'on peut donner à l'Irlande de gouvernement libre, sans que cela devienne un gouvernement séparé, c'est-à-dire sans que l'Irlande cesse de faire partie du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne. Ni l'Angleterre, ni l'Ecosse, on peut en être sûr, ne souffriront jamais que l'Irlande devienne un Etat américain, attaché comme un brûlot au flanc de la métropole.

Les graves soucis que donne à l'Angleterre la question irlandaise ont trouvé une légère compensation dans un assez brillant succès aux Indes.

La lutte engagée par les troupes anglaises contre le roi de Birmanie n'a pas duré longtemps. C'est le 14 novembre que le général Prendergast, chef de l'armée ou plutôt de la flottille anglaise, a passé la frontière. Le 22, après un court bombardement, il occupait la petite ville de Pagan. Continuant à remonter le cours de l'Irraouaddy, il occupait, le 24 novembre, la ville de Myingyan. Deux jours après, alors qu'il approchait d'Ava, la dernière localité de quelque importance située avant Mandalay, au moment où il s'attendait à rencontrer, pour la première fois, une résistance sérieuse et où il s'apprêtait à forcer le barrage établi par l'ennemi, une barque royale, avec un parlementaire à bord, s'est approchée de sa flottille. Le roi Thibau faisait offrir la paix et demander un armistice. Le général Prendergast a consenti à l'accorder, mais à la condition que le roi, l'armée et la flotte birmanes se rendraient prisonniers. Le 27, ces conditions ont été acceptées. Le 28, Mandalay a été occupée par les Anglais. Le 29, le roi Thibau, captif, a été expédié à Rangoon, dans la Birmanie anglaise. Rarement on a vu une plus rapide et moins sanglante campagne.

L'Angleterre n'a pas encore décidé ce qu'elle fera de sa conquête.

l'opinion publique au-delà de la Manche se prononce avec une certaine vivacité pour l'annexion pure et simple. Aux Indes, on paraît préférer le protectorat avec un autre souverain que le roi Thibau. Peu importe d'ailleurs. Que la Birmanie devienne une province, ou qu'elle conserve, comme tant d'autres dépendances de la vice-royauté des Indes, un semblant d'autonomie, le résultat pratique sera le même, et le but que visait l'Angleterre sera atteint. Ce qu'elle voulait en lançant une flottille contre Mandalay, c'était beaucoup moins punir les cruautés du roi Thibau, c'était beaucoup moins protéger les intérêts et faire valoir les griefs d'une Société commerciale de Bombay, que mettre la main sur une des routes qui conduisent ou peuvent conduire aux provinces méridionales de la Chine. Le véritable auteur de l'expédition a été l'explorateur des provinces méridionales de la Chine et des pays limitrophes, l'Anglais Colquhoun, et, avec lui, les autres voyageurs qui ont signalé à l'Angleterre la possibilité d'arriver au Yunnan à travers la Birmanie. Déjà des projets de communications directes à établir apparaissent dans les journaux de Londres. Soit que l'on construise un chemin de fer qui remonte le cours de l'Irraouaddy, et par Mandalay aille gagner Bahmo, soit que l'on joigne Rangoon à Bangkok par une voie ferrée et que, sur cette voie, on fasse aboutir un embranchement qui suivrait la vallée du Salouen dans la direction du Nord, de façon ou d'autre on espère détourner vers le golfe du Bengale le courant du commerce chinois que la France cherche à attirer du côté du golfe du Tonkin.

* * *

Le défaut d'espace nous force à remettre à notre prochaine chronique ce que nous avons à dire du message envoyé au Congrès américain par le Président Cleveland; nous ajournons aussi à cette chronique notre appréciation des incidents de la politique française et de la question d'Orient pendant le mois de Décembre.

RENÉ DE JOLY.

Montréal, 29 décembre.